U d'/of OTTAWA
39003002548542

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chansonsrosses00furs

IRI FURSY

Chansons... rosses

PAUL OLLENDORFF, Éditeur

Chansons Rosses

La musique des *Chansons Roses* se trouve chez

Mme Ve E. GIROD,

éditeur,

16, boulevard Montmartre,

Paris

HENRI FURSY

Chansons Rosses

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1898

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Université d'Ottawa BIBLIOTHÈQUES LIBRARIES University of Ottawa

Université BIBLIOTHECA

COLLECTION
MORISSET LIBRARY / BIBLIOTHÈQUE MORISSET
UNIVERSITY OF OTTAWA / UNIVERSITÉ D'OTTAWA
OTTAWA, ONTARIO K1N 9A5

PQ
2256
.F78C4
1898

A mon critique le plus sévère,
A mon meilleur conseiller,
A ma Femme,

Je dédie ce premier volume de mes Chansons, que j'ai écrites auprès d'elle.

H. F.

Présentation

Je ne suis pas un poète : on le verra tout de suite. Mes rimes sont rarement riches et mon style n'est pas toujours bon ; mes chansons sont des boutades écrites d'un jet, au hasard de l'actualité et qui n'ont d'autre prétention que de faire rire mes contemporains aux dépens les uns des autres.

Elles ont eu la chance d'y réussir quelquefois.

Écrites rapidement, comme je viens de l'exposer, elles pèchent souvent par la forme : j'aurais pu — pour ce volume — les châtier, les corriger, les soigner, leur donner le vernis simili banvillesque

qui leur manque généralement, mais j'ai tenu à les livrer *écrites* au public, telles qu'au Tréteau de Tabarin je les lui ai livrées *chantées*.

Ai-je eu tort ?... Ai-je eu raison ?...

Entre nous, si je ne croyais pas avoir raison, je ne l'aurais pas fait !

Et, si les lecteurs veulent bien continuer à mes *Rosseries* — qui ne furent jamais méchantes ni injurieuses, parce que je trouve qu'on peut *blaguer* sans *insulter* — la faveur qu'elles obtinrent, le plus souvent qu'elles purent, auprès des auditeurs, je me déclarerai enchanté, et je suis sûr que mon éditeur ne s'en plaindra pas.

FURSY.

28 octobre 1897

PREMIÈRE PARTIE

Tout le monde

LES JOYEUX FÊTARDS

A Yvette Guilbert.

I

C'est eux qui chang'nt, par jour, trois ou quatr' fois d'costume,
Qu'on voit dans les cafés les plus chics du boul'vard.
C'est eux qui sent'nt si bon qu'à cent pas on les hume,
Et qui, sous un rond d'verr', se cach'nt toujours un r'gard.

Refrain

C'est eux les Fêtards, braillards et vantards,
Qui font la fêt'... parc' qu'ils n'sav'nt pas faire autr' chose!
C'est eux les Fêtards, braillards et vantards,
Qui croient qu'ils exist'nt, parc' qu'ils font du pétard!

2

C'est eux qu'on voit bâiller à chaque grand' première,
N'comprenant pas un mot de c'qu'aucun acteur dit,
Ils s'muniss'nt d'un ami moins bêt' qu'eux: d'cett' manière,
Comme il comprend pour eux, ils croient qu'ils ont d'l'esprit.

Au Refrain.

3

C'est eux qui s'fich'nt pas mal qu'une femme soit belle,
Qu'elle soit spirituelle et qu'elle ait des appas:
Ils ne mang'ront jamais leur galette avec elle,
Si son nom n'figur' pas aux échos du *Gil-Blas*.

Au Refrain.

4

C'est eux qui soup'nt en des restaurants à la mode,
Qui connaiss'nt l'appétit de tout's les gru's d'Paris;
Ainsi qu'des vrais pigeons, l'patron les accommode:
Un bifteck: c'est vingt francs, un maqu'reau... n'a pas d'prix!

Au Refrain.

5

C'est eux qui, pour se r'fair' d'un' nuit passée en fête,
L'matin, vont au Hammam afin de s'fair' masser!
Mais l'masseur fait semblant, car, généreux athlète,
Il n'os' pas y toucher de peur de les casser!

Au Refrain.

6

C'est eux qui font un' fin, épous'nt des héritières,
Et, comme ils sont vannés, éreintés et fourbus,
Leurs femmes auprès d'eux *dorment* leurs nuits entières...
Mais ell's emploient leurs jours à les faire cocus!

Au Refrain.

LES EMBALLÉS

A René Mauzeroy.

I

Quand, sur l' boul'vard, je vois des gens,
Tassés comm' des huitres qu'on parque,
Se fair' bourrer par les agents
Pour acclamer quelqu'un de marque ;
Je m'dis, tout bas, que le Français,
S'emballant comme un' petit' folle,
N'fait rien sans tomber dans l'excès :
D'un d'mi-dieu, faisant une idole !. .

Aujourd'hui il cri' : « Viv' Machun !... »
Et demain il criera : « Viv' Chose !... »
Faut toujours qu'il acclam' quelqu'un,
Faut toujours qu'il cri' Viv' !... quelqu' chose !...

2

Si, pourtant, un' fois emballé,
Il était constant : passe encore !...
Mais adorant c'qu'il a brûlé,
Il brûl' bien vit' ce qu'il adore !
Et, sur l'boul'vard, les mêmes gens,
Tout pleins d'une ardeur sans pareille,
S'font bourrer... par les mêm's agents
Pour conspuer leur dieu d'la veille !...
Pourquoi cess'nt-ils d'aimer Machun ?...
Pourquoi cessent-ils d'aimer Chose ?...
On peut l'demander à chacun :
Aucun d'eux n'en sait quelque chose !

3

Je sais que je f'rais aussi bien,
Sur ce chapitre, de me taire,
Ma chanson ne changera rien :
Le Français a son caractère !...
Tant, qu'en France, il y'aura des gens
Ayant un cœur, une âm' française,
Ils s'front bourrer par les agents
Pour s'*emballer* tout à leur aise !...
Aussi, qu'importe que Machun
Soit aujourd'hui plus aimé qu'Chose ?...
En Franc', la gloire a peu d'lend'main,
... Et ce s'ra toujours la mêm' chose !...

LA CIRCULATION

Aux ombres d'Haussmann et d'Alphand ..

I

Dans dix mille ans, certainement,
Paris s'ra très beau, je l'professe,
Car on ne travaille, sans cesse,
Que pour son embellissement !

C'est pour ça, qu'depuis des années,
Toutes les rues sont dépavées :
Sans trouver un gouffre à chaqu' pas,
On n'y circule pas !

2

Un beau jour, l'Administration
Dit : — « Faut installer le téléphone !
Allo ! allo ! la chose est bonne :
Faut vit' fair' cette installation ! »

En mil huit cent quatre-vingt un,
On creusa les ru's, en commun...
L'anné' suivante, on fit r'paver :
Et l'on put circuler !

3

Quand, huit jours, on eut circulé,
L'Administration tutélaire
Dit : — « L'pavé d'bois, très bonne affaire :
Il en faut partout sans délai ! »

En mil huit cent quatre-vingt-deux,
On r'creusa l'sol à qui mieux mieux !...
Quand l'pavé d'bois fut installé,
On *re*put circuler !

4

On circula... deux jours en tout.
Puis on s'aperçut, qu'par hygiène,
Fallait désinfecter la Seine,
En réparant l'systèm' d'égout !

En mil huit cent quatre-vingt-trois,
On démolit tout l'pavé d'bois !...
Puis l'public — il crut en rêver ! —
*Rere*put circuler !

5

Après un jour d'circulation,
On s'aperçut qu'tout's les conduites
Du gaz et d'l'eau avaient des fuites :
On r'fit la canalisation !

En mil huit cent quatre-vingt-quatre,
On dépava Paris, Montmartre !...
On ne put, que l'an écoulé,
*Rerere*circuler !

6

On circula... tout un matin,
Mais, au gaz à flamme anémique,
On substitua l'Électrique
Qu'éclaire bien mieux, c'est certain !...

En mil huit cent quatre-vingt-cinq,
Popp s'mit à poser l'fil de zinc...
On r'pava... mais, d'suite, Edison
Vint poser c'lui d'laiton !...

7

On ne circula qu'un moment :
On n'circul' plus depuis c'moment !...
Ça n'empêch' pas l'gardien d'la paix
De crier toujours : *Circulais !...*

Quand, en l'an sept mil neuf cent vingt,
Ils auront l'Métropolitain,
Nos p'tits n'veux — vont-ils jubiler ! —
Pourront p't'être circuler !

LA DÉCORATION DES BOULEVARDS

A Paul Giraud

I

Les boul'vards de la Capitale
Sont vraiment bien agrémentés :
La terrass' des cafés s'étale
Près des chalets d'nécessités !
Pour les gens qu'ont l'humeur badaude,
Y'a des p'tit's femm's qui s'laiss'nt... pincer,
Y'a d'tout : mêm' des fontain's d'eau chaude,
Mais... y'a pas de plac' pour passer !

2

Y'a des Colonn's pour les théâtres,
Des Colonn's... pour les homm's, seul'ment !
Y'a des Bancs en bois blanc, jaunâtres,
Et des Chaises, jaun's égal'ment.
Aux carr'fours, pour que deux voitures
Puiss'nt avancer, sans se presser,
Y'a des Agents qui, rich's natures,
Empêch'nt cent personn's de passer !

3

Y'a des Boit's aux lettr's lumineuses,
Des Distributeurs de bull'tins,
Des Platanes, qu'des femm's joyeuses,
L'mardi gras, coiff'nt de serpentins.
Y'a d'immenses Tableaux en fonte
Où les concerts s'font annoncer...
Et des p'tits Kiosques où, sans honte,
Gratis, les femm's seul's peuv'nt p...asser !

4

Y a des Kiosqu's, aux stations d'voitures,
Où des agents dorm'nt tranquill'ment !
Des p'tits Tas d'cailloux... ou d'ordures :
D'ordur's plutôt, bien certain'ment.
— Quand vient l'soir, y'a des Gigolettes
Qui vont douc'ment, sans se presser,
Et, sous l'nez des femmes honnêtes,
Appell'nt les homm's qu'ell's voient passer.

5

Bref, si Paris est la plus belle
Vill' du monde, on n'peut contester
Que c'est grâce à Monsieur Poubelle
Qu'a su vraiment l'ornementer !
D'autr's ornèr'nt les voi's parisiennes
D'œuvres d'art... mais ça peut s'casser...
Lui, y'a mis d'solid's vespasiennes :
Ça meuble... et l'on n'peut s'en passer !

NOS CONCIERGES

A Maly Meyer.

I

Nos concierges, la premièr' fois
Qu'nous les voyons, sont pleins de grâce,
Nous montrant, heureux comm' des rois,
Des log'ments où rien n'manqu'.... rien,.... excepté la place !
En dev'nant locatair' du lieu,
Pour qu'ils conserv'nt leur air aimable,
Nous leur donnons l' « denier à Dieu »,
C'denier-là d'vrait plutot s'app'ler « denier à diable ».

Car, vous n'avez pas l'dos tourné,
Que, par eux, vous êt's débiné :
« Non, mais, voyez-vous c'locataire,
« C'est-y tourné, c'est-y fichu !
« Si j'aurais ses moyens, ma chère,
« C'est moi qu'j'aurais l'air plus cossu.
« Si vous auriez vu ma pauv' mère,
« Qu'a z'évu des malheurs et qu'était millionnaire,
« Elle avait l'air rupin comm' tout.
« Mes ces gens-là, ça n'a pas de goût ! »

2

Nos concierg's, quand ils sont dev'nus
Nos concierg's, nous montent nos lettres
L'plus tard possibl' : quand ils n'ont plus
De fricot, sur le feu, qu'ils soign'nt avant d'les r'mettre !
Ils lis'nt nos journaux avant nous,
A nos frais, s'mêl'nt de politique :

Nous lisons l'*Temps* : ils nous trouv'nt mous,

L'*Courrier français* : ils nous trouvent pornographiques !...

Et le matin ils dis'nt, furieux,

A nos bonn's qui *caus'nt* avec eux :

« Est-il dégoûtant, c'locataire,

« Vrai ! c'que ça lit des tas d'sal'tés ;

« Quand on r'çoit d'ces chos's-là, ma chère,

« On s'les fait mettr' sous plis cach'tés.

« M'forcer à lir' des chos's pareilles !

« Ça mérit' pas, vraiment, qu'on leur tir' les oreilles ?

« J'devrais pas monter ses journaux !

« Ces locatair's, quels saligauds ! »

3

Nos concierg's nous tir'nt le cordon...

A moins qu'ils n'fass'nt chos' plus sérieuse ;

Quand nous sonnons, parait que l'son

D'la sonnette est pour eux un' musiqu' délicieuse,

Car ils nous laiss'nt carillonner,
A la porte faire tapage :
Plus ils nous entend'nt bougonner,
Plus ils nous laiss'nt dehors : ils s'amus'nt davantage !
C'qui n'empêch' que l'lend'main matin
Ils nous r'proch'nt de fair' trop d'potin :
« C'est pas permis, m'sieur l'locataire,
« D'sonner ainsi, passé minuit !
« Qu'est c'que ça s'rait, non, vrai, ma chère,
« Si tout l'monde il f'rait autant de bruit ?
« Quand vous dormez, c'que j'vous réveille ?
«C'que j'vais sonner chez vous ? A-t-on vu chos' pareille?
« Tâchez moyen d'êtr' plus rangé,
« Sans quoi j'vous f'rai donner congé ! »

4

Nos concierg's ont, presque toujours,
Leurs fifill's au Conservatoire,

Et quand ils parl'nt d'ell's — les amours !. . —
Ils ont des yeux humid's, qu'ils essuient d'leur main noire !
Des locatair's, ils flanqu'nt dehors
Les chiens, enfants, pianos et chattes,
Mais, à leurs fill's — ces chers trésors — sonates.
Tout est permis : ell's braill'nt, cri'nt, hurl'nt, tap'nt des

Et quand on s'étonne à bon droit,
Ils vous expliqu'nt en levant l'doigt
« Vous comprenez, m'sieu l'locataire,
« C'est son avenir, à c't'enfant :
« Ell' s'ra quelqu' chos' pour sûr, ma chère,
« Elle a tant d'talent, tant d'talent !
« Déjà z-un vieux monsieur très riche
« Vient la fair' répéter, tous les jours, la pauv' biche :
« Grâce à ell', j'deviendrai sûr'ment
« Locatair' d'un appartement ! »

LA DANSE PHILANTHROPIQUE

A Madeleine Guitty.

I

Il est, en France, une pieuse coutume :
Dès qu'on signal' des misèr's à s'courir,
Les homm's, les femm's, mett'nt leur plus beau costume,
Et, dans un bal, on les voit tous courir !
Les affamés, prétendent les affiches,
Mangeront tous quand dans'ront les rupins :
Comm' qui dirait, qu'en dansant, les gens riches,
Avec leurs pieds, pétriss'nt des petits pains !
Ah ! qu'il est doux de fair' le bien,
D'soulager les pauvr's « qui n'a rien » !

2

Comm' « pour les pauvr's » on ne saurait trop faire,
Les jeunes fill's, tout's plein's de charité,
S'font fair' la cour, pendant qu'monsieur leur père,
Dans une autr' sall', fait cinq points d'écarté.
Tout's les mamans, douc'ment, sur leurs chais's pioncent,
Ceux qui n'dans'nt pas dévalis'nt les buffets.
Et, des jeun's gens, curieux, les nez s'enfoncent
Dans des corsag's remplis et très défaits :
Ah ! qu'il est doux de fair' le bien,
D' soulager les pauvr's « qui n'a rien » !

3

« Pour les pauvres », jusqu'au lever d'l'aurore,
Les gens s'exerc'nt à danser congrûment ;
Quand y'a plus d'vals', l'orchestre en joue encore :
C'est effrayant c'que fait chaque instrument !

Quand le jour point, tout's les femm's sont très laides :
De p'tits ronds roug's on voit leurs peaux s'tacher ;
Des homm's, les ch'mis's ont cessé d'être raides :
C'est « pour les pauvr's », et tout l'mond' va s'coucher :
Ah ! qu'il est doux de fair' le bien
D'soulager les pauvr's « qui n'a rien » !

4

« Pour les pauvres », le Président d'la fête,
Avec la r'cett', pai' les frais p'tits et grands,
Puis, comm' lui-même est pauvre mais honnête,
Il s'fait l'aumôn' de quelqu's billets d'cent francs...
Ensuit', sur une bell' pag' blanch' qu'il macule,
Il fait l'bilan, avec des chiffr's très gros ;
Et, « pour les pauvr's », il reste... une virgule
Accompagné' de superbes zéros :
Ah ! qu'il est doux de fair' le bien.
D'soulager les pauvr's « qui n'a rien » !

LE COMPOSITEUR PRIX DE ROME

A Mme Juliam.

I

Un compositeur prix d'Rome,
Ayant fait un opéra,
S'en fut, encor' tout jeune homme,
Voir Gailhard, qui dit : « Voilà...
« Votre musique est jolie,
« Mais je monte une œuvre d'art :
« C'est, d'Wagner, la *Walkyrie* :
« Revenez un peu plus tard ! »

2

Le compositeur prix d'Rome
Remporte son opéra,
Et r'vient, un peu moins jeune homme,
Voir Gailhard, qui dit: « Voilà...
« Votre musiqu' m'illumine...
« Mais je monte une œuvre d'art:
« C'est, d'Wagner, le *Lohengrin*... ne;
« Revenez un peu plus tard!... »

3

Le compositeur prix d'Rome
Remporte son opéra,
Et revient, tout à fait homme,
Voir Gailhard, qui dit: « Voilà...
« Votr' musique est d'beautés pleine,
« Mais je monte une œuvre d'art:
« *Othello*, pièce italienne;
« Revenez un peu plus tard!... »

4

Le compositeur prix d'Rome
Remporte son opéra.
Et revient, mûr comme un' pomme.
Voir Gailhard, qui dit : « Voilà...
« Votr' musiqu' va droit à l'âme...
« Mais je monte une œuvre d'art...
« Par galant'ri' pour un' dame [1] ;
« Revenez un peu plus tard ! »

5

Le compositeur prix d'Rome
Remporte son opéra,
Et revient, presque vieil homme,
Voir Gailhard déjà gaga.

[1] On remarquera que le nom de Mme Holmès n'est pas dans le couplet et que je n'ai parlé ni de montagne ni de rien qui ût noir.

Gailhard dit : « C'est mon affaire ;
« Votr' musiqu' va... mais, c'pendant,
« J'ai plus d'un' pièce étrangère
« Que j'dois faire passer avant...

6

Le compositeur prix d'Rome
S'dit : « Êtr' Français, c'est très bien...
« Mais ça n'me sert pas, en somme ..
« ... Je m'en vais m'faire Italien !... »
Il s'exécuta tout d'suite,
Prit un nom macaroni !...
Et Gailhard le joua bien vite
Entre Wagner et Verdi !...

PLUS DE TÉLÉPHONES!

A M. Armand Flateau.

I

D'puis qu'existent les téléphones,
Il existe des abonnés
Qui s'serv'nt jamais des téléphones
Sans regretter d'être abonnés.
C'est, qu'hélas ! dans les téléphones,
Y'a, pour servir les abonnés,
Des demoisell's des téléphones
Qui n'serv'nt jamais les abonnés.

2

Quand, par hasard, aux téléphones,
Peuv'nt se parler deux abonnés,
Les demoisell's des téléphones,
Coup'nt la parole aux abonnés !
Et bientôt, dans leurs téléphones,
Qu'est' c'qu'ils entend'nt, les abonnés ?...
... Les demoisell's des téléphones
Qui s'paient la têt' des abonnés !...

3

Et cependant les téléphones
N'ont jamais manqué d'abonnés !
Bien plus : voilà qu'les téléphones
Vienn'nt de r'fuser des abonnés !
Ceux qui désir'nt des téléphones
D'vront attendr' que d'vieux abonnés
Aient... dévissé leurs téléphones
Pour être à leur tour abonnés.

4

Ça fait, maint'nant, qu'les téléphones
Ont un' réserve d'abonnés
Qui garantit les téléphones
Contre le manque d'abonnés ;
Mais alors, si les téléphones
N'craign'nt plus l'départ des abonnés :
C'que les d'moisell's des téléphones
Vont fair' poser les abonnés... !

5

Mais pourtant j'crois qu'les téléphones
N'auront jamais d'désabonnés.
Car, patients d'vant leurs téléphones,
Ils sont constants les abonnés.
Mêm', voyant, par les téléphones,
C'qu'ils sont fidèl's les abonnés !
Moi, j's'rais d'moisell' des téléphones,
J'n'épous'rais qu'un d'mes abonnés !

BRISE PARISIENNE

A Jeanne Bloch.

I

Sur Paris, quand tombe le soir,
— Suave chose !
On hume un parfum d'encensoir !...
Est-ce la rose ?
Est-ce le lilas ? le jasmin ?
La violette ?...
Non ! car cela vient de Pantin :
C'est la Poudrette ! ..

2

Des délicats, le respirant,
— Joie ineffable !... —
Trouvent ce parfum pénétrant,
Désagréable !...
Peut-être ont-ils le nez doré,
Ces trouble-fête !...
Et n'ont-ils point... collaboré
A la Poudrette !

3

Pourquoi faire le dégoûté ?
L'odeur est saine !
C'est l'hygiène, c'est la santé,
Ça porte veine !...
Dam ! de nocturnes travailleurs,
Au corps d'athlète,
Ne doivent leurs belles couleurs
Qu'à la Poudrette !

4

Aussi notre Administration,
Si paternelle,
Jette toute réclamation
A la Poubelle !
Et grâce à ce « tout à l'égout »
De la requête,
Bon gré, mal gré, nous prendrons goût
A la Poudrette !

5

Remercions notre Préfet
Et nos édiles
D'avoir de nous ce soin parfait :
Qu'ils soient tranquilles :
Reconnaissants, nous leur rendrons
Pareille fête,
Aux éléctions, nous les mettrons
Dans la Poudrette !...

LE COUP DE L'HUISSIER

A mon confrère J.-Paul Elhem.

I

Quand un pauvre débiteur
Ne paï pas à l'échéance,
Son créancier, plein d'fureur,
S'en va chez l'huissier, d'urgence :
A l'homme de loi, remettant l'billet,
Il dit... « Vous allez lui faire un protêt !... »
L'huissier lui répond, en s'frottant les mains :
« Vous pouvez dormir, ce sera fait d'main !... »
L'débiteur n'ayant pu payer cent francs,
L'huissier, pour l'aider, reclam' cent sept francs !

2

Comm' le pauvre débiteur
Ne peut payer davantage,
Son créancier, plein d'fureur,
Entre alors dans un' bell' rage !
A l'huissier il dit : « Vous allez viv'ment
Contre ce filou prendre un jugement ! »
L'huissier lui répond, en s'frottant les mains :
« Vous pouvez dormir, ce sera fait d'main ! »
La dette est maint'nant d'trois cents francs seul'ment :
L'débiteur paiera bien plus facil'ment !

3

Comm' le pauvre débiteur
Ne peut payer, et pour cause...
Son créancier, plein d'fureur,
Dit : « Faut trouver autre chose !

A l'huissier il dit : « Fait's-moi donc l'plaisir,
Chez ce misérable, d'aller saisir ! »
L'huissier lui répond, en s'frottant les mains:
« Vous pouvez dormir, ce sera fait d'main ! »
Et l'huissier sans cœur vend l'pauvr' débiteur...
A moins qu'sa femm' ne... *plaide* en sa faveur !

4

Hélas ! le pauvr' débiteur
Est bientôt à bout d'ressources.
Son créancier, plein d'fureur,
D'l'huissier multipli' les courses.
Bref, la dette augment' d'une tell' façon,
Que l'débiteur se fait sauter l'caisson !...
Et l'huissier se dit, en s'frottant les mains :
« Encore un que j'viens d'chiper aux méd'cins !... »
Et, c'est l'créancier qui solde l'huissier;
Ceux à qui ça plait peuv'nt en essayer !...

LES RATÉS

Pour un nommé L. S., méchant Journaliste-Pompier, cette chanson, et particulièrement son quatrième couplet.

I

C'est eux qui, beaux parleurs, pénètrent en la vie,
Voulant boul'verser tout... et ne boul'versant rien,
Ils vont criant partout : « Nous avons du génie! »
Mais ils n'ont pour les croir' que leur femme et leur chien !

Refrain

C'est eux les ratés,
D'orgueil tout gonflés [d'choses
Qui n'savent rien fair', parc' qu'ils sav'nt fair' trop

C'est eux les ratés,
D'orgueil tout gonflés,
Fœtus de talents, au pès' goutte enfantés.

2

C'est eux, l'air inspiré, qui, lorsqu'on les rencontre,
Ont toujours un chef-d'œuvre en préparation : [montre :
C'est l'heure de la gloire !... ils vous emprunt'nt votr'
Vous n'la r'verrez qu'à l'heur' de la Résurrection !...
Au Refrain

3

Poèt's : avec Musset, ils n'ont d'commun qu'l'absinthe...
Peintres : avec Corot, que son marchand d'couleurs !...
Musiciens : de Wagner ils violent l'arche sainte :
Comme y'a peu d'connaisseurs, ils ont l'air moins
Au Refrain [blagueurs !

4

Pour sembler exister, ils s'érig'nt en critiques.
Sont sévèr's, mais injust's, ne trouvent rien de beau.
En leur raisonnement, en somme, ils sont pratiques:
Ils rabaissent tout l'mond'... pour paraître au niveau!

Au Refrain

5

C'est eux qui, lorsqu'ils meur'nt, ont l'bénéfic' du doute:
On s'dit qu'ils n'étaient pas, peut-êtr', les premiers v'nus...
Et, pour que leur mémoir' ne s'en aille pas toute,
Les nécrologu's les trait'nt de *talents méconnus*.

Au Refrain

LES BOTICELLISTES

Aux petites dames qui portent des bandeaux plats pour indiquer qu'elles s'y connaissent en littérature scandinave.

I

Elles sont troublantes en diable
Dans leurs longues rob's en fourreau ;
Leur figure est même agréable,
Mais ell's manqu'nt de sang sous la peau !...
Leurs cheveux cachent leurs oreilles :
Ce qui fait croir' qu'ell's n'en ont pas !
Sans taill' ni hanch's : tell's des bouteilles,
Ell's cach'nt leur sex' du haut en bas :

On les nomme Boticellistes,
Dans le monde des Symbolistes,
Mais avant tout, surtout, par goût,
Ell's sont *solistes*.

2

Solist's : èll's n'admettent l'solfège
Que pour voix de' femm's uniqu'ment !
— Ell's aim'nt les pièc's venant d' Norvège
Que Lugué Poë joue en c'moment..
Ell's y rencontrent de jeun's hommes
Pâles, imberbes, aux longs cheveux,
Mais pas dang'reux pour ell's, en somme,
Car eux aussi, ne... chant'nt... qu'entre eux !

On les nomme, etc.

Heureusement pour la Patrie,
Comm' les autr's, ell's ont b'soin d'argent,
Et, malgré leur mâlophobie,
Chez les homm's, ell's prenn'nt un amant!
De sorte que si, par nature,
D'Hugolin, ell's préfèr'nt le r'pas,
Comme il leur faut... d'autr' nourriture,
La fin du mond' n'arriv'ra pas

On les nomme, etc.

DEUXIÈME PARTIE

Quelques-uns

L'OPINION DE L'AIEUL

A l'ami Maurice Ropiquet.

I

Comme il bûchait sa licence
Des ru's, Monsieur Bérenger
Vit paraitre en sa présence
Un vénérable étranger :
C'était son arrièr'-grand-père,
Qui lui dit : « Me r'connais-tu ?
Je r'viens quelqu's instants sur terre
Te causer de ta vertu !

2

« A la plus p'tite inconv'nance,
Tu tombes dans un accès.
Tu condamnes l'indécence :
Mon fils, tu n'sais pas c'que c'est !
De mon temps, la gaillardise
Ne résidait pas dans l'nu...
Mais bien plutôt... dans la ch'mise
Exigé' par ta vertu !

3

« Jadis, sous mainte gravure,
Quelques petits vers adroits
Célébraient... *l'autre* figure
D'un' fill', par un mot grivois.
De ce mot, à quoi te sert de
Rougir ? De mon temps, vois-tu,
On f'sait toujours rimer *perde*
Sans offenser la vertu !

4

« De mon temps, on aimait rire,
On lutinait l'cotillon,
Et l'on vit mainte Hétaire
Inspirer maint Apollon !
Toi, tu pourchass's la brav' fille
Qui vient, *proprio motu*,
T'assurer... « qu'elle est gentille » :
C'est dégoûtant, ta vertu !

5

« Mon fils, veux-tu que j'te dise,
Avant d'te quitter, c'que j'crois :
C'est qu'tu l'fais par paillardise
Et qu'ça t'procur' des émois !
Si tu prends des airs d'apôtres,
C'est, qu'pour le... turlututu,
Tu n'peux plus... fair' comm' les autres :
Voilà l'secret d'ta vertu ! »

BONJOUR, MAISON !

AUBADE DE M. ÉMILE ZOLA, RETOUR D'ITALIE,
A L'INSTITUT

A M. Emile Pessard.

I

Bonjour, maison du quai Conti !
Pour moi toujours si peu polie,
Je reviens, tel que je partis,
D'un long voyage en Italie.
Du Vatican, jai fait le tour,
Sans pénétrer même en la cour !

Mais que t'importe ?
Si le Pape, de sa maison,
M'a clos la porte :
T'en fais autant chaque saison !
Bonjour, Maison !

2

Pour de pieux nouveaux écrits,
J'allais là-bas chercher matière,
Certain qu'ayant fait « Jésus-Christ »,
Je serais reçu chez saint Pierre !
Or, « Jésus-Christ, » c'est décevant,
M'a rapporté juste... du vent !
Mais que t'importe ?
Si le pape de sa maison
M'a clos la porte :
T'en fais autant chaque saison !
Bonjour, Maison !

3

C'est les femmes qui m'ont perdu :
Pour toi, Nana, puis la Mouquette,
Ont trop souvent montré leur... nu !...
Le pape, lui, prétend — c'est bête ! —
Que de Lourdes — profanation ! —
J'ai maculé la Conception !
Mais que t'importe ?
Si le pape de sa maison
M'a clos la porte :
T'en fais autant chaque saison !
Bonjour, Maison !

4

A défaut du pape, le roi
M'a reçu, car, plein de prudence,
J'ai dit que, Français malgré moi,
J'étais Italien de naissance !...

J'ai lâché la France : eh bien ! quoi ?
Ça vaut la peine pour un roi !
Car que m'importe ?
Institut, pour que ta Maison
M'ouvre sa porte,
Je renierais jusqu'à mon nom,
Et mes Rougon !...

NAYVROSE

A propos du procès du marquis de Nayve.
A Adolphe Mayer.

I

Un jardinier, qui cultivait la pomme
D'un' jeun' fill' noble, eut d'elle un p'tit enfant,
Qui prit le nom d' « Menaldo », car, en somme,
N'connut son pèr' ni de Nayv' ni d'Adam.
Elle épousa, la pudiqu' jeune fille,
Un marquis qui la prit pour ses argents.
Et l'on disait : « Ah ! quell' chouette famille ! } (*bis*)
Y'a pas à dir', c'est tout des honnêt's gens ! » }

2e

Il est des gens qui perd'nt leur parapluie
Dans un café, un vestiaire, un sapin :
Le marquis d'Nayv' perdit, en Italie,
C'pauvr' Menaldo, mais... c'fut dans un ravin.
Quelqu's temps après, la Marquis' fut gentille
Pour un abbé très *ross'*, l'abbé *Ross'lot*,
Et l'on disait : « Quelle heureuse famille :
Ils sont cocus, ils vont gagner l'gros lot ! » (*bis*)

3

L'abbé Ross'lot, qu'aimait bien la galette,
Pour épouser la dot, imagina
De se payer du brav' marquis... la tête
En l'accusant, seul'ment, d'assassinat.
Mais le jury, qui se montra... bonn' fille,
Les renvoya *dos* à *dos* frétillants !
On va les prendre. en un' pension d'famille,
Pour enseigner la morale aux enfants ! (*bis*)

L'AFFAIRE DES BOUFFES

A M Juliani.

I

Un jour, Madam' Marcelle
Dartoy vit Monsieur L'coq.
Ah ! ah ! Ah ! ah !
Ell' vit Charles Lecoq :
Il trouva sa voix belle,
Et, près d'ell', fit le coq.
Ah ! ah ! Ah ! ah !
Près d'elle il fit le coq.

Avec sa p'tit' baguette,
Il battait, à ravir,
La m'sure à la divette:
Ça lui f'sait bien plaisir,
Ah ! ah ! Ah ! ah !
Ça lui f'sait bien plaisir !

2

Lecoq, plein de tendresse,
Lui dit: « Y'a qu'toi ! Y'a qu'toi ! »
Ah ! ah ! Ah ! ah !
Lui dit : « Y'a qu'toi ! Y'a qu'toi :
Tu veux jouer une pièce ?...
J'te f'rai *Ninett'*, Dartoy
Ah ! ah ! Ah ! ah !
J'te f'rai, *Ninett'* « Dartoy ! »

Aux Bouff's, on r'çut Ninette,
Et — comme souvenir —
Grisier r'çut d'la galette,
Ça lui fit bien plaisir!
Ah! ah! Ah! ah!
Ça lui fit bien plaisir!

3

On fut content d'Marcelle,
Soyez-en convaincu,
Ah! ah! Ah! ah!
Soyez-en convaincu.
Mais, hélas! avec elle,
Je n'sais c' que Lecoq eut,
Ah! ah! Ah! ah!
Je n'sais c'que Lecoq eut:

Il lui r'tira Ninette,
Et Grisier — c'pauvr' martyr ! —
Garda tout' la galette,
Ça lui fit bien plaisir,
Ah ! ah ! Ah ! ah !
Ça lui fit bien plaisir !

4

Madam' Dartoy réclame
Contre ce coup du sort,
Ah ! ah ! Ah ! ah !
Contre ce coup du sort.
Comm' c'est une joli' femme,
J'peux pas lui donner tort,
Ah ! ah ! Ah ! ah !
J'peux pas lui donner tort.

Dans c't' affair' ténébreuse,
Je n'puis que constater
Qu'c'est Dartoy... la chanteuse,
Et qu'c'est L'coq... qu'a chanté,
Ah ! ah ! Ah ! ah !
C'est Lecoq qu'a chanté !

L'ENGRAISSEMENT

A l'ami Cellarius.

C'était un grand gaillard très maigre.
Aussi mince qu'un échalas :
Étant mince, il était allègre !...
Mais, d'être allègre, il était las !
Pour avoir une gross' bedaine,
Pour étr' joufflu comme un amour,
Il s'dépensait en peine vaine...
Et maigrissait encor chaqu' jour...

Il souffrait d'un' manière affreuse
De ne pas pouvoir engraisser...
Quand, un jour, une idée heureuse
Dans son cerveau vint à percer :
Monsieur Sarcey, le grand critique,
Se dit-il, est un gras à lard,
Je vais lui d'mander — c'est pratique ! —
L'moyen d'grossir, à son instar !...
Dès le lend'main, en grand' tenue,
Il partit chez Francisque, au trot,
Et lui dit d'une voix émue :
« Mossieur ! qu'est c'qui vous rend si gros ?... »
— « C'est la légume,
— Dit m'sieur Sarcey, — je n'mange rien
Qu'des légum's, — j'suis végétarien !
Mangez-en donc, et je présume
Que vous deviendrez gros comm' tout,
Car, ainsi que m'disait About,
N'y'a qu'la légume ! »

2

Il s'en alla, plein d'enthousiasme,
Et le jour même, sans retards,
Il déjeuna d'un cataplasme
D'oseille cuite et d'épinards.
Il prit des carrott's comme entrée,
Pour dessert, il prit des poireaux...
Mais, au bout d'la quinzièm' journée,
Il n'était pas d'un pouc' plus gros!
Au contraire, ce tas d'chos's vertes
L'affaiblissait énormément. .
Et... son compte d'profit et pertes
Se soldait en « pert's » constamment!
Si bien, qu'un mois de ce régime
L'rendit minc' comme un fil de fer
Et — ce fut la disgrâce ultime —
Son teint d'vint glabre et presque vert!

On le r'gardait comm' phénomène :
Il dégotait Sarah Bernhardt !
Un d'ses amis lui dit : « Eugène,
Serais-tu malad' par hasard ?
— « C'est la légume !
Répondit-il, en soupirant,
Ah ! si jamais Sarcey m'y r'prend !...
J'lui en veux pas, car je présume
Qu'il m'parla sans son gros bon sens...
Un' petit' fois sur cinq, six cents
N'est pas coutume ! »

3

Mais, ô doigt de la Providence,
A quelque chos' malheur est bon :
On l'avait r'marqué, bien on l'pense,
Il était si maigre et si long !

Si bien qu'il devint populaire.
Et qu'on l'nomma, par élection,
Sans son avis préliminaire,
Député d'sa circonscription :
N'en faut pas plus, en notr' bell' France,
Pour que l'suffrage universel
Vous accorde la préférence :
Suffit d'être anti-naturel !
Bien plus, de sa maigreur intense,
Concluant, qu'peu lui suffirait,
On l'fit ministre, en l'espérance
Qu'il n'*défond s'crét'rait* pas l'budget !
Dans un cabinet confortable,
Il s'installa le lendemain :
Il n'fit plus rien, eut bonne table,
Et d'vint gras, comme un capucin !
« C'est d'être légume,
Se disait-il, en r'connaissant
Qu'son ventre allait s'arrondissant !

Ce doit êtr' pour ça, je présume,
Qu'on appelle, ordinairement,
Tout membre du gouvernement
Un' gross' légume ! »

TOURNÉE ACADÉMIQUE

A l'ami Mévisto aîné.

I

Pour fair' parti' d'l'Académi' française,
Faut, tout d'même, être un peu littérateur !...
Quoique on puiss' bien s'en passer, sans malaise :
On y admet sans gêne un ingénieur !
Il n'est qu'deux chos's qui soient très nécessaires
A ceux qu'on r'çoit dans cette maison-là :
C'est qu'ils n'aient pas de casiers judiciaires
Et, surtout, qu'ils ne s'appell'nt pas Zola !

2

Comme on fonda l'Académi' française
Pour soigner, de notre langu', la splendeur,
Nos immortels, tout doux, tout à leur aise,
Soignent notr' langue... en f'sant marcher la leur!
Ils font peut-être alors plus d'une gaffe...
Mais c'est entre eux que se passe cela!...
Nul ne peut voir qu'ils n'sav'nt pas l'orthographe
Puisqu'aux séanc's, ils n'invit'nt pas Zola!

3

Ils font semblant de faire un dictionnaire :
Ils viennent mêm' de finir la lettre A...
Que feront-ils du B ? C'est un mystère :
BA, p't'êtr' bien... BB, aucun n'pourra!...
Si par miracl' pourtant en cet ouvrage
Ils avançaient jusqu'au P : ce jour-là,
Pour faire la lettre suivant', je gage
Qu'ils éliraient tout de suite Zola!

4

En somm', je crois qu'ils font bien, ces apôtres,
De s'immortaliser avant d'mourir :
Quand ils s'ront morts, on pens'ra p't'être à d'autres
Qu'ils refusèr'nt, méprisants, d'accueillir.
Et c'est pourquoi, bien loin d'être assez bête
Pour mendier un siège à ces gens-là,
Je leur ferais le salut d'la Mouquette,
Si j'avais l'heur de m'appeler Zola !

CHANTEUSE DES RUES

Pour celle qui lança le genre
dans la cour du Journal

I

Jadis, je f'sais la gigolette,
Aux cafés concerts :
J'gagnais pas beaucoup plus d'galette
Qu'un rimeur de vers.
Ça n'eut qu'un temps, hélas ! tout passe !
Et j'dus y r'noncer :
Yvett' Guilbert tenait trop d'place,
Fallut me r'tirer...

Mais je n'étais que disparue,
J'viens de r'paraîtr' : tout l'mond vient m'voir !
D'avoir lâché mon cher trottoir,
Ma célébrité s'est accrue !
Maintenant je chant'dans la ru-u-e

2

Les vrais chanteurs des ru's se plaignent
Que j'gâch' leur métier,
Tous leurs clients, qui les dédaignent,
Les lâch'nt sans pitié :
S'ils meur'nt de faim, en l'occurrence,
C'est drôl' tout à fait !
Doit y'en avoir plus d'un qui danse
Devant le buffet...

Car, depuis que j'suis reparue,
Je chante presque officiell'ment,

J'suis — ami' du gouvernement —
La seul'mendiante reconnue
Que l'sergot n'chop' pas dans la ru-u-e.

3

Les sous, que, tous les jours, on m'lance
En guise d'bravos,
Je n'les vers' pas à l'Assistance,
J'les donne aux journaux !
Les pauvr's n'y perd'nt pas davantage
Et — ça c'est mon plan ! —
Chaque journal en premièr' page
Dit qu'j'ai du talent !

Oui, je n'étais que disparue :
Les cafés-concerts, certain'ment,
Vont s'disputer mon engag ment,
Maint'nant que ma gloir' s'est accrue !...
V'là pourquoi je chant' dans la ru-u-e...

L'AFFAIRE ANTOINE-GINISTY

A l'ami Paul G...!

I

Ginisty s'dit un jour : « Cré nom !
Je veux que ça finisse.
Ji n'istim' pas qu'à l'Odéon
Il faill' qu'Antoin' moisisse.
Antoin' fait tout à sa façon,
La faridondaine, la faridondon.
J'veux qu'on fasse un peu, sapristi
D'sapristi,
A la façon de Ginisty,
Mon ami ! »

2

A son associé, Ginisty
Fit tout de suite un' scène,
Mais Antoine, toujours poli,
Lui dit : « Je vous emm... ène
A la campagne, mon garçon,
La faridondaine, la faridondon,
Il n'y a qu'moi qui commande ici,
Ginisty !
La preuv', c'est qu'il y'a du fouillis,
Mon ami ! »

3

Ginisty, le fait est patent,
N'est pas un homme veule,
Mais il s'dit : « Antoine est violent,
J'veux pas qu'il m'cass' la gueule !... »
— Il s'flanqua donc d'un' garnison,
La faridondaine, la faridondon !

Albert Lambert, puis Amaury,

Ses amis.

Et mêm' d'un troisième, à c'qu'on dit,

Ginisty !

4

Puis, il s'en alla voir Roujon,

Et dit, d'un' voix plaintive :

« Antoin' me traite en p'tit garçon :

Il marche, il faut qu'je l'suive,

J'veux pas qu'il m'prenne pour son cochon,

Parc' que saint Antoin' lui donna son nom

Et parc' que je fus son ami,

Sapristi !

Il n'y'a pas d'soi' dans mes habits,

Je vous l'dis !

5

Roujon dit : « C'est trop folichon,

Qu'en un théâtr' sévère,

Antoin' vous prenn' pour son cochon,
Vraiment il exagère !
Vous dirig'rez seul l'Odéon,
La faridondaine, la faridondon !
Et pour qu'Antoin' devienn' poli,
Ginisty,
J'l'envoie un mois en Italie,
Mon ami ! »

6

Je ne jug' pas c'qu'a fait Roujon,
Mais, je l'dis sans tromp'rie,
C'est la premièr' fois qu'l'Odéon
Amuse la gal'rie.
Certes, Bergerat a du bon :
L'capitain' Fracasse est très folichon,
Mais comm' comique il réussit,
Je vous l'dis,
Moins bien qu'Antoine et Ginisty,
Sapristi !

QUAND COQUELIN REVIENDRA...

A M. Jules Claretie.

I

Quand Coqu'lin r'viendra jouer chez Molière,
C'est qu'il n'aura plus, le grand comédien,
Autre chose à faire !...
Que Monsieur Baduel, qu'est son actionnaire,
L'aura tant usé qu'il ne f'ra plus rien :
Quand Coqu'lin r'viendra jouer chez Molière,
Il sera si jeun' qu'il sera l'doyen !

2

Quand Coqu'lin r'viendra jouer chez Molière,
C'est que, fatigué, il aura besoin
D'un' maison d'retraite !
Il y vivra dans un' quiétud' parfaite,
Il touch'ra beaucoup... il travaill'ra moins !...
Quand Coqu'lin r'viendra jouer chez Molière,
S'il n'a pas la croix, il ne jouera point !...

3

Quand Coqu'lin r'viendra jouer chez Molière :
Le papier timbré dit qu'c'est dans trois ans !...
Mais il s'passe tant d'choses !...
Les feuill's de papier, comm' les feuill's de roses,
Quand on les tient mal, s'envolent au vent !...
Quand Coqu'lin r'viendra jouer chez Molière,
Il s'ra p't'être mort... mais Jean s'ra vivant !

4

Quand Coqu'lin r'viendra jouer chez Molière,
On fêt'ra son r'tour, en de grands galas
Réglés par Clar'tie :
Mais Coqu'lin, connu par sa modestie,
De ce trop d'honneurs, va souffrir... en c'cas,
Quand Coqu'lin r'viendra jouer chez Molière,
Moi j'ai dans l'idé' qu'il ne viendra pas...

Université
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LA STATUE DE Mlle DE MÉRODE

A M. le comte de Vallon.

I

Au Salon, le sculpteur Falguière
Vient d'exposer — marbre charmant!
— Mam'zell' de Mérod' toute entière
Sans son tutu, sans vêtement,
Et sans oreill's... naturell'ment!
Quel effet de lune, de lune!
Quel effet de lune!
C'est ni trop larg', ni trop étroit,
Un régal de roi!

Et chacun dit à sa chacune :

« As-tu vu la lune?

De Mérode, as-tu vu la lune ?

La lune !...

2

Comm', dans l'personnel de la danse,

On est pudique énormément,

Les collègu's de Mérode, on l'pense,

Lui reprochent amèrement

De se montrer... si complèt'ment :

De fair' voir la lune, la lune,

De fair' voir la lune !

Et surtout, ce qui n'est pas bien,

D'la fair' voir pour rien !

Car, des danseus's, bien sûr, aucune

Ne f'rait voir la lune

A des gens qui n'ont pas d'fortune,

Pas d'fortune !

3

Mérode, que la chose embête,
Dit que Falguière s'est vanté :
Qu'ell' n'a posé que pour la tête,
Qu'une autre a fourni... l'autr' côté !...
— Moi, quéqu' ça m'fait ? j'ai constaté
Qu'c'est un' belle lune, sa lune,
Une belle lune !...
Et je souhait', de tous mes vœux,
Qu'avec ses cheveux,
Comme ses oreilles, la brune
Ne cach' pas sa lune :
Ce s'rait une éclipse de lune
Importune !...

LE SUICIDE DE LIANE

A l'ami Grün.

I

Ell' n'faisait rien de la journée,
Et, le soir venu,
Aux Fol' Berg', ell' f'sait l'Araignée
D'un air ingénu ;
Elle avait chevaux et voiture,
Des bijoux en tas,
Et signait d'la littérature
Qu'elle ne lisait pas !...
Elle était donc heureuse, en somme :

Il ne lui manquait rien de rien
— Sauf des appas, qu'elle avait bien
Gros comme un' pair' de boul's de gomme !... —
Ben ! elle a pris du laudano-om-me !

2

Les Pougy, c'est d'la vieill' noblesse :
Leur blason se lit :
« Bécots sur gueul's, Pigeons en laisse
Et fleurs blanch's de lit. »
Aussi Liane s'est suicidée,
Car des gens sans cœur,
Pour trois mill' francs, l'avaient m'nacée
D'salir son honneur !...
Et, bien qu'ell' fût heureuse en somme,
Qu'il ne lui manquât rien de rien
— Sauf des appas, qu'elle avait bien
Gros comme un' pair' de boul's de gomme !... —
Elle a pris beaucoup d'laudano-om-me !

3

La malheureuse, ell' s'est ratée
Et brav', sur-le-champ,
Ell' s'est r'mise à fair' l'Araignée
Chez Monsieur Marchand :
On a fait l'maximum, on l'pense !..
Pendant plusieurs jours !
Cela prouv' bien que l'innocence
S'récompens' toujours !
La moral' de ce drame, en somme,
C'est que, d'avoir beaucoup de cœur,
Ça fait venir le spectateur
Et ça rapport' la forte somme !...
— « Je m'en vais prendr' du laudano-om-me ! »

LES ADIEUX DE LIANE A SES MEUBLES

A l'ami Raoul Pickaërt

I

A l'Hôtel des Vent's, Mam'zell' Liane,
Qui naquit, dit-elle, à Pougy,
Vend ses meubl's, non pour caus' de panne,
Mais pour changer son p'tit logis.
Devant sa chais' longue, exposée,
Qui, mêm' là, tentait l'acheteur,
La pauvre Liane, désolée,
Murmurait, essuyant un pleur : *bis*

« Pauvre chais' longu', si souvent affaissée,
Si confortable, avec un si bon r'ssort,
Dure au travail, comm' moi, jamais lassée,
J'te vends à pert'... mais j'crois qu' j'y gagne encor ! »

2

Puis, ce fut la Léda-au-Cygne,
Un tableau qui, souvent, l'aida
A d'mander, sans faire aucun signe,
Qu'on la respectât moins, oui-da !
Puis des dentelles, des toilettes,
Des peignoirs troublants,.. sans boutons,
La croix d'sa mèr'..., des amulettes...
Et des chapeaux verts, tons sur tons. (*bis*)

« Pauvres chapeaux aux formes démodées,
Je vous aimais, car vous me coiffiez bien !...
Par votr' couleur et vos plumes... usées
Vous m'rappeliez un Académicien. »

3

Continuant cette revue
De tout ce qu'elle posséda,
Un peu lass' de fair' le pied d'grue,
Un' minute elle s'arrêta :
Elle avait vu, dans un' vitrine,
Deux p'tits objets pleins de rondeur,
De ceux qu'on cache, en sa poitrine,
Pour en augmenter la splendeur. (*bis*)

« Pauvres mignons, qui, si souvent, fir'nt croire
Que j'possédais... ce que je n'possèd' pas,
Vous ét's en crin, si d'autres sont « en poire ».
Mais... mon ami n'aim' point les gros appas ! »

4

D'vant son lit, que toute une escadre
Eut r'connu pour être « à bateau »,

Ell' se dit : « Aujourd'hui j'vends l'cadre...
J'ai tant de fois vendu l'tableau !... »
Mais ce fut d'vant un' porcelaine
Qu'elle fit l'arrêt le plus long :
C'était, sur quatr' pieds en ébène,
Un vrai Sèvr's en form' de violon. (*bis*)

« Pauvre chéri, confident d'ma pensée,
Toi qu'j'aimais tant, et qui fus mon dada,
T'abandonnant, je n' s'rais jamais lavée
D'un tel forfait !... »

Et Lian' le remporta !...

HISTOIRE VÉRIDIQUE

DE Mlle CLARA ET DE M. LE MARGY

(DU THÉATRE NATIONAL D'ÉTAMPES)

A l'ami Léon Marx.

I

Ell' s'app'lait Mad'moisell' Clara,
C'était un' de cell's que l'art a
Marquées, au front, d'un signe austère ;
Sans défiance, en son p'tit logis,
Ell' rec'vait Monsieur Le Margy :
Ell' croyait qu'il v'nait pour sa mère,
Sa bonn' mère !

2

Innocente et vierge, Clara,
Se disait souvent : « L'théâtre a
Pour moi, plus d'un sombre mystère !
Quand, dans un' pièce, on doit m'violer,
Qu'est c'qu'on peut bien m'prendre... ou m'donner ?
Faut que je l'demande à ma mère,
Ma bonn' mère !...

3

Un jour, à Mad'moisell' Clara,
Monsieur Le Margy déclara
Qu'il l'aimait ! — Quelle grosse affaire !
— Ell' lui dit, les larmes aux yeux :
« Comment pouvez-vous donc, Monsieur,
Aimer une autr' femm'... que votr' mère ?...
Votr' bonne mère !... »

4

Tant d'innocence chez Clara
Fait, qu'jamais, ell' n'se mariera,
Qu'ell' restera, comm' Reichenber... re,
Ingénu' longtemps... très longtemps...
Et, s'il lui survient des enfants,
Ell' dira... qu'ils sont de sa mère,
Sa bonn' mère !...

LA FEMME-AVOCAT

SIMPLE POCHADE

A M^lle^ Lanthenay (de la Cigale).

I

C'est Mam'zell' Jeann' Chauvin
Qui s'est dit, un matin,
Qu'ell' serait avocat,
Car ell' prétend qu'elle a
Le talent d'Papa, (*bis*)
Le talent d'Path'lin. (*bis*)

2

La robe est — c'est certain
— Un costum' féminin :
Donc la femm', pour plaider,
N'aura rien à changer
Pour êtr' comm' Papa, (*bis*)
Pour êtr' comm' Path'lin. } (*bis*)

3

Et j'trouv' qu'elle a raison,
Car tout's les femmes ont
Un tel besoin d'parler,
Qu'dans leur bouch' doit s'trouver
La langue d'Papa, (*bis*)
La langue d'Path'lin. } (*bis*)

4

Et puis, la femme étant
Méd'cin', depuis longtemps,
Pourquoi qu'on n's'rait pas mur,
Pour qu'ell' mett' la main sur
Le barreau d'Papa, (*bis*)
Le barreau d'Path'lin ? (*bis*)

5

De sa toqu', dépass'ront
Ses ch'veux, en tir'-bouchon,
Et, comm' dans l'ancien temps,
On la verra portant
Les rouleaux d'Papa, (*bis*)
Les rouleaux d'Path'lin. (*bis*)

6

Viv' donc Mam'zell' Chauvin,
L'avocat féminin !
Mais j'ai bien peur — amour !
— Qu' des faveurs de la Cour,
Ell' jouiss' plus qu'Papa, (*bis*)
Ell' jouiss' plus qu'Path'lin ! (*bis*)

KIF-KIF BOURRICOT !

A notre Oncle.

I

Monsieur Sarcey a la manie.
Quand il écrit dans les journaux.
D's'occuper d'étymologie,
Parfois même de celle de mots
Cochons (*bis*)
Et, parait-il, très folichons.

L'autr' jour, c'est pas banal,
Dans le *Petit Journal*,
Il d'manda cell' d'un mot
Turco : (*bis*)
Ce mot, c'est : *Kif-Kif Bourricot !*

2

Ça fit, tout d'suite, un gros scandale,
Et le pudiqu' Marinoni,
Mis en fureur phénoménale,
A Sarcey dit : « C'est bien fini !...
Cochon, (*bis*)
J'vous casse aux gag's, vieux drôlichon ! »
Et Sarcey, stupéfait,
Disait : « Qu'est-c'que j'ai fait ?
C'est donc bien sal' ce mot
Turco ?... (*bis*)
Tout l'mond' dit : *Kif-Kif Bourricot !* »

3

Alors, quelqu'un lui dit : « Francisque !
Évoqu' tes souv'nirs de garçon...
Evoqu'... l'imag' de l'obélisque...
Ton divan rouge où, sans façon,
Cochon ! (*bis*)
Tu t'occupais... de ton feuill'ton !
Dans c'temps — hélas passé !
— T'étais — moins engraissé
— C'qu'on appelle, en turco,
De c'mot, (*bis*)
Bref t'étais... *Kif-Kif Bourricot !* »

4

Sarcey, comprenant, dit très *trisse*,
« Y'a longtemps d'ça, j'm'en souviens plus !

Quand me vient voir un' jeune actrice,
J'suis *Kif-Kif Moineau*, tout au plus,
C'est long ! (*bis*)
Et l'on s'en r'ssent dans mon feuill'ton ! »
Bref, Sarcey sait maint'nant,
Sans en êtr' plus content,
Qu'chez lui la chose et l'mot
Turco (*bis*)
Ne sont pas... *Kif-Kif Bourricot !*

L'ANGE GABRIEL

A Louis Maurel (de la Scala).

I

L'ange Gabriel, à c'qu'on dit,
Est descendu ru' d' Paradis,
Et s'est installé, l'polisson,
Dans l'cerveau d'Mad'moisell' Couedon.
Ell' lui prêt' sa langu' tous les jours,
Pour, qu'au monde, il fass' des discours,
Mais quand on d'mand' : « Comment qu'ça s'fait ? »
A la p'tite, ell' répond : « C'que j'sais ?
L'ange est entré, chez moi, l'anné' dernière,
Est-ce par devant ? est-ce par derrière ?

J'peux pas savoir, car, lorsqu'il veut parler,
Faut que j'ferm' les yeux, alors j'peux pas r'garder!
Et quand j'le lui d'mande, il m'répond :
Couëdon! Couëdon! Couëdon!
J'suis pas Dupas, j'suis Gabriel,
Et, le secret professionnel,
On l'garde, au Ciel! »

2

Mieux qu'un' somnambul', qu'un fakir,
L'ang' Gabriel prédit l'av'nir :
Au ministère, il a prédit
Qu'il tomb'rait, aussi vrai qu'je l'dis!
Ça renverse la Faculté
Et Chincholle en est épaté
Et tous demand'nt : « Mam'selle Couëdon
D'où vient votre ange? » Ell' leur répond :
« Il est entré, etc. »

3

Quand l'Ang' nous aura tout prédit,
Il va r'monter au Paradis.
Mais j'rigol'rais, qu'en r'gagnant l'Ciel,
Il laisse un petit Gabriel :
Ça permettrait dorénavant
Aux jeun's fill's, en cas... d'accident,
D'éviter l'courroux paternel
En disant : « C'est l'ang' Gabriel !...
Il est entré, chez moi, l'anné' dernière,
Je n'sais pas par où, y'avait pas d'lumière !
J'n'ai pas pu l'voir, car, lorsqu'il m'a parlé,
J'ai fermé les yeux je n'l'ai pas r'gardé :
Tout comm' Mademoisell' Couëdon !
Couedon ! Couëdon ! Couedon !
Mais cet être providentiel,
Je suis sûr, qu'c'est l'ang' Gabriel,
Car j'ai vu l'Ciel ! »

TROISIÈME PARTIE

Ceux qui gouvernent

LE PANAMA

RACONTÉ PAR MON CONCIERGE

A mon ami Georges Tiercy.

I

L'Panama ! j'sais pas le détail de l'affaire :
J'sais seul'ment qu'mossieur d'Lesseps, un millionnaire,
Ah ! mes enfants !
Qui d'vait, à Panama, percer un canal,
N'perça... qu'les poch's des lecteurs du *P'tit Journal*.
Ah ! mes enfants !

2

Eh bien ! moi, j'crois pas qu'c'brave homm' ça soit d'sa faute,
Il s'était dit : « Tiens ! la Tour Eiffel est haute.
Ah ! mes enfants !
Je vais app'ler c'bon m'sieur Eiffel à mon s'cours ;
A nous deux, au mond', nous f'rons voir bien d'autr's tours.
Ah ! mes enfants ! »

3

Eiffel dit : « Allons ! Les éléments, j'les dompte ! »
Lesseps dit : « C'est bien ! Eiffel, sur vous je compte ! »
Ah ! mes enfants !
Comm', dans un canal, y'a pas d' l'air, mais de l'eau,
Eiffel, au lieu d'Tour, lui monta-z-un bateau !
Ah ! mes enfants !

4

Et, comm' le baron d'Reinach était d'l'affaire,
M'sieur Cornélius Herz fut nommé légionnaire.
Ah ! mes enfants !
Il fut décoré-z-au titre *industriel :*
Grand officier... d'industrie, à l'*Officiel*.
Ah ! mes enfants !

5

La-d'ssus, m'sieur Arton s'est enfui-z-au plus vite.
On vient d'le pincer, à Mazas il habite.
Ah ! mes enfants !
Mais personn', sur lui, peut en savoir plus long.
Car ses chèqu's, mieux qu'lui, z-ont tourné leurs talons.
Ah ! mes enfants !

6

Mais j'caus' et, comm' moi, vous connaissez l'affaire,
Mêm' j'm'ai laissé dir', ça c'est extraordinaire !
Ah ! mes enfants !
Qu'tout l'monde en parl' tant, qu'les bébés, en naissant,
Dis'nt : « Papa Nama », au lieu « d'papa Maman ! »
Ah ! mes enfants !

LA DAUMONT PRÉSIDENTIELLE

A M. Casimir Périer bicycliste.

I

D'puis l'élection présidentielle,
M'sieur Périer, anxieux, recherchait
Le typ' de calèche officielle
Dans laquelle il se montrerait :
« L'Char de l'État, c'est un symbole,
Ça n'peut pas m'servir de carriole,

Se disait-il, mais, c'est égal,
J'voudrais quelqu' chos' de pas banal !...
Sacredié !...
Sacredié, disait m'sieur Périer,
Ça commence à bien m'ennuyer !... »
Quand, soudain, Monsieur Jul's Simon
Lui dit : « Prenez donc un' Daumont ! »

2

« Un' Daumont, ça fait mon affaire,
Dit m'sieur Périer, mais j'voudrais bien
Qu'ell' n'déplût pas au populaire...
Pour ça, je n'connais qu'un moyen :
Faut qu'elle affecte, c'est pratique,
Une forme démocratique !... »
Il dit à Binder aussitôt
D'la construire en form' de bateau !

« Sacredié !

Sacredié, dit le Président,

Le moyen m' parait épatant :

Le peuple a toujours accepté

Tous les bateaux qu'on i'a monté !... »

3

Témoignant d'une énorme adresse,

M'sieur Périer, tout d'suit', calcula

Que sa Daumont, pour la noblesse,

S'rait att'lée en grand tra la la :

Piqueur devant, valets derrière,

Quatre chevaux d'allure fière !...

Quand M'sieur Lépin' lui dit : « Je crains

Que pour le peuple y' ait trop d'larbins !

— Sacredié !...

Sacredié, dit Monsieur Périer,

J'peux pas couper mes valets d'pied !...

Otons l'piqueur, qu'éclair' les d'vants,
Vous l'remplac'rez par des agents !. . »

4

M'sieur Périer, au Grand Prix d'Automne,
S'rend dans sa calèche à tiroir,
Mais sur son passag', ça l'étonne,
Personn' n'a l'air content de l'voir,
Personn' n'avait l'air enthousiaste:
L'peuple disait : « Encor trop d'faste !
— « Pas de piqueur ! c'est incorrect,
Disaient les nobles, c'est infect !...
— Sacredié !
Sacredié, dit le Président,
Prenant son parti bravement,
Je m'fich'd'vos mines, mes pauvr's vieux,
J'ai cell's d'Anzin, qui val'nt bien mieux ! »

LA QUESTION DES TAUREAUX

A Séverine défenseur de la Veuve,
de l'Orphelin et des Bêtes à cornes.

I

D'puis qu'un ministre, sans entraille.
Hélas ! interdit
Les cours's de taureaux, tout l'mond' braille :
— Tout l'mond', c'est l'Midi ! —
L'ministre dit : « Moi je n'applique
Que la loi Grammont :
L'taureau, c'est un' bèt' *domestique*
Depuis... Salomon. »

Mais le Midi, tout d'suit', réplique :
« C'est des bêt's féroc's, les taureaux,
Puisqu'ils éventrent les chevaux,
Qu'est des animaux sympathiques,
C'est pas d's'animaux domestiques!

2

A quoi qu'ell's serv'nt, ces bêt's acerbes?
C'est des Soliveaux :
Tout' la journé', ça mang' des herbes,
Ou ça fait les veaux.
Les autr's bestiaux font du travail,
Mais l'taureau n'fait rien,
Que d's'amuser dans son sérail,
Dont l'bœuf est l'gardien.

Ils ont des cornes, des vrais piques,
Dont ils s' serv'nt pour nous embrocher :
Personn' n'os'rait les approcher.

Y'a qu'aux vach's qu'ils sont sympathiques,
C'est pas d's'animaux domestiques! »

3

L'ministre reste inébranlable,
Malgré c'raisonnement,
Il a raison, c'est équitable,
V'la mon sentiment!
Car, j'connais pas mal de ménages
Qu'abrit'nt des taureaux,
Qu'ont des grand's corn's, mais qui sont sages,
Doux, comm' des agneaux!

Eh bien! puisqu'ils sont pacifiques,
Qu'ils viv'nt en famill', les taureaux
Qu'en France, il en est des troupeaux,
Et qu'ils sont tous très sympathiques:
C'est des animaux domestiques!

LETTRE D'UN GARDIEN DE MAZAS

A toutes les victimes [! ?] de M. Doppfer.

I

C'est de la prison, que j't'écris,
Ma Virginie.
Je n'peux plus t'voir, tell'ment j'suis pris
J'n'ai plus d'sortie.
J'suis prisonnier, plutôt qu'gardien :
Tout mon temps s'passe
A recevoir des gens très bien,
A-à Mazas-se.

2

C'est vrai qu'j'ai des compensations,
Ça c'est d'la veine,
Je me fais des bell's relations,
Ça vaut la peine !
Car tous les gens, par moi, coffrés,
Ont de la race :
C't'épatant c'qu'il y a d'décorés
A-à Mazas-se.

3

Tu sais combien, pour être r'çu
Chez un ministre,
Il faut avoir un air cossu,
N'pas être un cuistre...
Eh bien ! chez deux ministr's, maint'nant,
On me rend grâce,
Quand j'veux bien entrer un instant,
A-à Mazas-se.

4

Des sénateurs, des députés
Sont mes intimes
Aussi, par moi, c'qu'ils sont gâtés,
Ces pauvr's victimes :
D'temps en temps, pour qu'ils se suppos'-
-nt toujours en place,
J'leur apport' leur vin, dans des pots,
A-à Mazas-se.

5

Dernier'ment, j'ai r'çu deux convois
De journalistes :
Avec eux, faudrait être d'bois
Pour rester tristes.
Pour m'remercier d'les dorloter,
Dans leur disgrâce,
Ils veul'nt bien m'apprendre à chanter
A-à Mazas-se.

6

Maint'nant, j'peux fair' des rêv's d'av'nir,
Car je présume
Qu'à Mazas, on va fair' venir
Tout' la légume :
Et, quand ces gens-là sortiront,
R'prendront leur place,
Pour l'avanc'ment, ils m'pistonneront
A-à Mazas-se.

7

S'ils m'lâchaient, c'pendant, ça n'f'rait rien,
Va ! Virginie !
Je m'plac'rais dans l'commerce, ou bien
Dans l'industrie,
Car j'ai des chanc's, quand j'sortirai,
Prenant ma r'traite,
Pour que, n'étant pas décoré,
On m'croit honnête !

LES LAMENTATIONS D'UN PATINEUR

A l'ami Fragson.

I

On ne parviendra donc jamais
A patiner, deux jours de suite :
L'eau met huit jours à geler, mais
Pour se dég'ler, ell' va plus vite !
Je m'demand' pourquoi la Russi'
Gard' le froid qu'ell' r'çoit en surplus-se !...
Ell' devrait l'envoyer ici
Pour prouver l'accord franco-russe.

2

Ah ! vrai ! les Russ's, c'est des ingrats !
Nous leur donnons un tas d'bonn's choses :
Nos meilleurs fruits, pour leurs repas,
Et, pour leurs femm's, nos plus bell's roses !
Ils ne font pas un fin souper,
Sans que l'vin d'Franc' mousse, en leur tasse :
Nous leur donnons l'Champagn', *frappé*,
Ils pourraient renvoyer la glace !

3

Comm' tous leurs mots s'terminent en *off*,
Nous parlons en *off*, pour leur plaire ;
Ainsi nous disons : « Quéqu' tu m'off, »
Pour qu'un ami nous paie un verre !

Un sergent, nous l'app'lons *sous-off*,
Et, *Jablochkoff*, une bougie.
Mon p'tit garçon s'appell' *Adoff*...
Et l'froid rest' tout d'même en Russie !

4

Mais comm', moi, j'n'ai le cœur brûlant,
Qu'lorsque mes pieds sont sur la glace,
Qu'il prenn' gard', le gouvernement !
J'suis capabl' de lui faire un' crasse :
S'il n'gèl' pas, dans huit jours d'ici,
Si les Russ's ne sont pas plus chouettes !
Au risque d'vexer la Russi',
Je n'patin'rai plus qu'à roulettes !...

LES VISITES MÉDICO-PRÉSIDENTIELLES

Pour Dieu, pour Félix et
pour la tannerie!
A l'ami de Cottens.

1

L'Président, quand il fut élu,
Voulut se rendre populaire
Par un moyen pas ordinaire,
D'ses prédécesseurs inconnu :

2

Il décida, presque aussitôt,
De visiter les hôpitaux
Et d'aller, le Jeudi prochain,
A l'hôpital Cochin.

3

Il y respira des odeurs !...
Stoïque, ainsi qu'plusieurs apôtres :
C'est vrai qu'il en sentait bien d'autres,
Quand il était chez les tanneurs !...

4

Souriant, d'un air dégagé,
Quand, de Cochin, il prit congé,
Il se rendit, pour changer d'air,
A l'hôpital Necker !

5

Des malades, serrant la main,
Avec un' bonté sans égale,
Il faillit attraper la gale
A Saint-Louis... et dut prendre un bain !

6

Quand tout danger fut écarté,
Il s'rendit, mais, cett' fois, ganté,
Voir les dam's, dans l'intimité,
A la Maternité !...

7

Il visita Bichat, Dubois,
Laennec et Lariboisière...
Il embrassa mainte infirmière :
Quoiqu' Président, on n'est pas d'bois !

8

Puis il s'en fut encourager
— Sur l'avis de M'sieur Bérenger
— Ceux qui regrett'nt le Paradis,
A l'hospic' du Midi !...

9

Quand tout's ses visit's eur'nt pris fin,
Il s'dit... « Maint'nant, j'tiens mon affaire :
Je m'en vais être populaire ;
Ces gens-là m'aim'ront, c'est certain !... »

10

Mais il fut atroc'ment volé :
— Car il avait mal calculé
— Les ingrats s'mir'nt à trépasser !...
Tout est à r'commencer...

LES ACCIDENTS DE CHEMIN DE FER

Aux ministres des travaux publics,
passés, présents et à venir ..
Et à l'ami Callmann.

I

Quand on cri' trop, en France,
Sur le gouvernement,
Il cherche, avec prudence
A détourner l'mouv'ment :
Lorsqu'un crime effroyable
Ne s'commet pas à temps,
Un chemin d'fer aimable
Lui paie un accident :
Il embranche, sans peurs,
L'un sur l'autre, deux trains d'voyageurs !

Vaille que vaille,
Faut qu'ça déraille !...
Pour que l'journal,
Le plus brutal,
Lâchant l'affaire
Du ministère,
N'parle aux lecteurs
Qu'des pauvres voyageurs,
Pauvr's voyageurs !

2

Faut pas d'monotonie,
Chaque ligne a son tour ;
Et chacune varie
Le drame, avec amour !
Dame ! on les récompense
De leurs bonn's attentions :

C'est pour ça que la France
Leur pai' des subventions !...
Les Laurent Tailhadeurs
Dis'nt : « Qu'import' la vi' des voyageurs ?

C'est un beau geste :
L' cabinet reste,
Car le journal,
Le plus brutal,
Lâchant l'affaire
Du ministère,
N'parle aux lecteurs
« Qu'des pauvres voyageurs! »
Pauvr's voyageurs!

3

Mais, certains Macchabées
Ont l'caractèr' mal fait,
Leurs famill's désolées
Cri'nt au meurtre, au forfait !

Afin d'les satisfaire,
On condamn' le chauffeur...
Après quoi, l'ministère
Décore l'ingénieur :
Vaut mieux être ingénieur
Des ch'mins d'fer, que d'être voyageur !

Je m'tromp', peut-être,
Mais faut r'connaître
Qu'les accidents
S'produis'nt, tout l'temps,
Quand on préfère,
Au ministère,
Qu'les électeurs
S'occup'nt des voyageurs,
Brav's voyageurs !

GUERRE ET MARINE

Aux géniaux organisateurs de la campagne de Madagascar.

1

Quand nos soldats, au loin, vont fair' la guerre,
— Je parle des soldats, pas des marins,
— Tout de suit' le Ministre de la Guerre
S'occupe des soldats... pas des marins !...

2

Mais comme, au loin, il faut de la marine,
Des brav's marins, — j'parl' pas des brav's soldats
— Qui s'occup' ? C'est l'Ministre d'la Marine
Qu'est chargé des marins, pas des soldats.

3

Or, au combat, — c'est si sombre la guerre !
— On n'distingu' pas les marins, des soldats :
Ça fait que le Ministre de la Guerre
Attribu' tous les succès aux soldats !...

4

Mais, tenant au renom de la marine,
Bien on le pens', pensant à ses marins,
Tout de suit' le Ministre d'la Marine
Attribu' tous les succès... aux marins !

5

Quand, un beau jour, manqu'nt les provisions d'guerre,
La Guerre dit : « C'est la faut' des marins,
C'est la Marin', qui n'sait pas fair' la guerre,
C'est effrayant, c'qu'ils gaspill'nt ces marins ! »

6

Mais, tout d'suit', le Ministre d'la Marine
S'écri' : « C'qu'ils mang'nt, ces goinfres de soldats !
Rien ne manqu'rait aux troup's de la marine,
S'il n'fallait pas qu'ell's sustent'nt les soldats

7

— C'est pas tout ça, reprend-on à la Guerre,
Nous savons ce que c'est que les soldats :
Il est exquis, notr' matériel de guerre ;
Les marins l'cass'nt ! Est-c' la faut' des soldats ?

8

— C'est pas tout ça, dit-on à la Marine,
Nous savons ce que c'est que les marins :
Le matériel, exquis, de la marine
Est victim' des soldats... pas des marins. »

9

Et, c'est ainsi, qu'chaqu' fois qu'on f'ra la guerre,
En employant des soldats, des marins,
On f'ra des gaff's chez l'Ministre d'la Guerre...
Certain d'les mettr' sur le dos des marins.

10

Et, c'est ainsi, que d'même, à la Marine,
On f'ra des gaff's... sur le dos des soldats :
C'que ça r'lèv' le moral de notr' marine,
C'que ça r'lèv' le moral de nos soldats !

11

Or, comme, en France, on n'aim' pas la routine,
Les Ministres pourront changer de noms,
Toujours, la Guerre, et, toujours, la Marine
Feront des gaff's... et c'est nous qui pai'rons!

LE DÉPART DU MINISTÈRE

A mon ami et collaborateur
Léon Nunès.

I

Avant d'quitter le Quai d'Orsay,
Vexé, pleurant, la mort dans l'âme,
Sur la veste qu'il endossait,
M'sieur Bourgeois disait à sa femme :
« Nous étions bien logés, pourtant,
Ça rapportait soixant' mill' balles !
Il faut partir, c'est embêtant...
A bas les affair's coloniales !

« De moi, l'Sénat n'était pas fou,
Mais, quand mêm', la vie était rose !...
Mesureur peut dir' qu'il s'en fout,
Moi, ça m'fait, tout d'mêm, quelque chose !

2

« Je m'plaisais bien dans mes fonctions,
Car, malgré que j'sois prolétaire,
J'aim' beaucoup les acclamations :
Et dam'! je dev'nais populaire !...
Avec Félix, quand j'voyageais
Côte à côte, en l'même équipage,
C'était moi que l'peuple acclamait,
C'était lui qui payait l'voyage !...

« Félix était un peu jaloux,
Mais, quand mêm', la vie était rose !...
Mesureur peut dir' qu'il s'en fout,
Moi ça m'fait, tout' d'mêm', quelque chose ! »

3

Puis, vinr'nt Doumer, Ricard, Sarrien !
Ricard dit : « Il n'y'a plus d'justice ! »
Doumer s'écria : « N'y'a plus rien ! »
Sarrien dit : « Il n'y'a plus d'police ! »
Viger dit : « Malheur aux poireaux ! »
Combes pleura sur les potaches.
Locrkoy dit : « J'mont'rai plus d'bateaux ! »
Cavaignac dit, en ses moustaches :

« Nous n'parlions que d'paix entre nous,
La Guerr'... j'y connais si peu d'chose !...
Mesureur peut dir' qu'il s'en fout,
Moi, ça m'fait, tout d'mêm', quelque chose ! »

4

Enfin, arriva Mesureur,
L'arbitre, on l'sait, de l'élégance,

La correction, comme orateur,
La précision dans l'éloquence !
Il dit : « Zut ! nom de nom de noms !...
C'crétin d'Sénat nous la sort bonne !
Les sénateurs, c'est des... (*j'm'entends*) ! »
Et puis... il évoqua Cambronne !

« Il va falloir rentrer chez nous ;
Payer son loyer : c'est pas rose !...
Il n'faut pas croir' que je m'en fous,
J'vous assur' qu'ça m'fait quelque chose ! »

5

Puis ils s'en furent, tous en chœur,
Pleurant sur le sort de la France
En général... et sur le leur
En particulier, on le pense !...
D'autres ministres, avant eux,
Ont dû rendre leurs portefeuilles :

En sommes-nous plus malheureux ?
Les arbres ont-ils moins de feuilles ?..

Car, enfin, je l'dis entre nous,
Que l'Ministèr' soit rouge ou rose !...
Ainsi qu'Mesureur je m'en fous,
Car c'est bien toujours la mêm' chose !

LES VOYAGES DE M. BOURGEOIS

A M. Georges Thiébaut.

I

M'sieur Bourgeois, tout' la s'maine,
Ayant interpellé,
Le Dimanch' se promène,
De Doumer escorté.
Ils vont de ville en ville
— De Grenoble à Luxeuil
— Dam' ! ça leur est facile,
Puisqu'ils voyag'nt à l'œil.
Beaux parleurs et phraseurs :
C'est encor des commis-voyageurs !...

Au lieu d'mélasse,
Ils vant'nt, sur place,
Du boniment
D'gouvernement ;
La seul', l'unique
Bonn' politique
Qu'ils f'raient valoir !...
S'ils r'venaient au pouvoir.
Mais va-t-en voir !...

2

Tel qu'un ancien monarque,
Qui veut s'fair' regommer,
Partout, lorsqu'il débarque,
Bourgeois s'fait acclamer...
Avant qu'il dis' sa glose,
Tout le monde applaudit :
Car, bien qu'ell' soit en prose,
En p'tits verr's ell' finit...

Le chand d'vins et liqueurs,
C'est l'ami des commis-voyageurs !
On tu' Méline,
A coups de fine ;
On tu' Félix,
Grâce au trois-six ;
Puis tout l'mond', raide,
Ensuit' procède
Au r'maniement
De notr' gouvernement
... En r'consommant !

3

Grâce à ce p'tit système,
Que Bourgeois inventa,
Il s'ra quelqu' chos'... p't'être' même
Il s'ra chef de l'État.

Mais, pour la République,
J'ai bien peur, cependant,
Qu'il soit... alcoolique
Beaucoup plus prochain'ment !
C'est, hélas ! le malheur
Du métier de commis-voyageur.
Comm' son programme,
Son nez — quel drame !
— Pour ce motif,
Sera roug' vif ;
Et sa verrue,
Roug' devenue,
Comme un drapeau,
S'élèv'ra sur sa peau !
Il n's'ra pas beau !

LES AMBITIONS DE FÉLIX

A Mme E. Repiquet.

I

Félix Faure, en vacanc's au Hâvre,
Se disait : « C'est bien embêtant !
Pour recevoir le Czar — ça m'nâvre ! —
J'n'ai pas l'air assez important !
Il possède un bel uniforme
— Pour le prestige, c'est énorme ! —
Moi, je n'peux mettr' qu'un habit noir :
Y'a pas à dir', c'est laid à voir !

Sacrédié !...

Sacrédié ! dit le Président,
Qu'est-c'que je f'rais donc bien pourtant ?...
Pour que le Czar, que je reçois,
Me prenn' — tout au moins — pour un roi !...

2

« C'est vrai que je porte des guêtres,
Qui jett'nt un' not' gaie sur le tout,
Mais... ça n'me donn' pas des ancêtres,
Et Nicolas en a beaucoup !
Si je mettais un beau costume,
On m'blagu'rait trop, c'est la coutume...
Qu'est-c'que j'pourrais fair' ? nom d'un chien !
Mélin' m'a dit qu'il n'trouvait rien !...

Sacrédié !...

Sacrédié ! dit le Président,
Faut qu'je sois son égal pourtant,

Et qu'Nicolas, y'a pas d'erreur,
Me prenne mêm' pour un Emp'reur !...

3

Tout à coup, il appell' Méline,
Il dit : « J'ai trouvé, nom de nom !
Passez-moi vit' ma carabine,
La chasse est-elle ouverte ? » — « Non ! »
« Eh bien ! pour moi, Mélin', sur l'heure,
Qu'on l'ouvre en la Seine-Inférieure,
Pour moi *tout seul*, comm' pour un Roi,
Pour un Emp'reur : L'État, c'est moi !
Sacrédié !...
Sacrédié ! dit le Président,
Pour qui qu'le Czar m'prendra, maint'nant ?...
— Mon Dieu, répond Mélin' rêveur,
Il vous prendra... pour un chasseur ! .. »

LES DISCOURS DE LI-HUNG-TCHANG

A M. Francisque Sarcey, cette boutade qui le fit rire.

I

Quand à la revu' d'Longchamp,
Dans la tribune officielle,
Cet excellent Li-Hung-Tchang
Soupira... romanc' nouvelle,
Félix dit à m'sieur Crozier :
« Li, vient-il d'prendr' la parole ?
— Non, répondit l'protocole,
Ça n'lui vient pas du gosier :

Ainsi font, font, font,
Les ambassadeurs de Chine,
Ainsi font, font, font,
Trois p'tits prouts... et puis s'en vont ! »

2

Félix dit : « C'est dégoûtant,
Cette habitude est immonde !
Ce Chinois est inquiétant :
Dame ! il n'mang' pas comm' tout l'monde !
Si c'est ainsi qu'il entend
L'harmoni' diplomatique,
Il manqu' de flair, l'Asiatique !...
... J'voudrais bien en dire autant,
Quand ils font, font, font,
Les ambassadeurs de Chine,
Quand ils font, font, font,
Trois p'tits prouts et puis s'en vont. »

3

Mais Crozier ajouta : « J'crois
Qu'il a fait... la même chose,
Un peu devant tous les rois :
Au pouvoir, tout n'est pas rose ! »
Lors Félix dit, solennel :
« En c'cas, il n'y'a pas d'offense,
S'il n'a pas fait ça qu'en France,
Si ça n'm'est pas personnel !
Si, partout, font, font,
Les ambassadeurs de Chine
Si, partout, ils font
Trois p'tits prouts et puis s'en vont. »

4

Mais Félix, un peu méfiant,
Dès cet instant, n'eut pas d' cesse

Qu'il ne sût si c't'air bruyant
Était bien un' politesse.
Or, la chos' se vérifia,
Car, visitant l'Angleterre,
Li-Hung-Tchang ne sut pas... s'taire
Devant la Queen Victoria !...
Toujours font, font, font,
Les ambassadeurs de Chine,
Toujours font, font, font,
Trois p'tits prouts et puis s'en vont !

LES ÉVÉNEMENTS DE CRÈTE

A mon vieil ami Gladstone.

I

Dès qu'on vit, qu'en Crète, la danse
Entre Grecs et Turcs commençait,
De l'Europ' toutes les puissances
S'écrièr'nt : « Bon Dieu ! qu'est-c' que c'est ?...
Pour danser, il faut d'la musique,
Or, nous avons mieux qu'un clav'cin :
C'est un orchestre magnifique
Qu'on nomm' Concert Européen. »

2

Ce concert est une musique,
Où l'on entend chaque nation
Jouer son air patriotique,
Que les autr's reprenn'nt... en canon :
Les Français chantent... l'*Hymne Russe*
Les Anglais, le *God save the Coin*,
Ça n'vaut pas un' chanson d'Paulusse,
Mais ça s'entend d'beaucoup plus loin.

3

Après un p'tit air de musique,
Les Puissances dirent ceci :
« Le Sultan est un hérétique,
Mais le roi d'Grèce est un ami,
C'est plus qu'un ami, c'est un frère,
C'est un père, un' mère, encore plus!...
Prouvons-lui notre amour sincère,
Immédiat'ment, en tapant d'ssus. »

4

Dès que la chos' fut décidée,
Les Français, toujours généreux,
Contre le blocus du Pirée,
Protestèrent, très vigoureux :
L'député Chauvin qu'on renomme
Pour ses cuirs plus ou moins chev'lus,
S'écria : « L'Piré', quel pauvre homme :
Faut lui l'ver c'qu'on nomm' son blocus. »

5

Que deviendra la Crète, en somme,
Sera-t-ell' grecque, turque, ou bien
S'ra-t-ell' simplement autonome ?
Hanotaux, lui-mêm', n'en sait rien.
Mais, dût-on la trouver mauvaise,
Je crois pouvoir prédir', pourtant,
Qu'ell' d'viendra... possession anglaise
Si la guerr' dure encor quelqu' temps.

LE DÉPUTÉ MAHOMÉTAN

A l'ami Eugène Hins.

I

Les gens d'Pontarlier sont dans le raviss'ment.
Car, à feu Monsieur Ordinaire
Qui fut député de leur arrondiss'ment,
Succède un homm' pas ordinaire :
Il porte un burnous, un' chéchia,
Dit : « Macach Bono Bezef ! Allah ! Allah »
Et bais' la terre à chaque instant.....
Enfin, c'est un Mahométan !

2

Tous les députés, dit-on, sont stupéfiés
De voir un homm' propre à la Chambre...
Car Mahomet veut qu'il s'lav' tout l'temps les pieds
Au printemps, autant qu'en décembre !
Mais ils ont un' satisfaction :
C'est qu'ils peuv'nt — sans craindre le jug' d'instruction
— Toucher sa main et l'reste avec,
Et s'figurer qu'ils touch'nt un... cheik...

3

Lorsque l'député d'Pontarlier parlera,
Sur l'budget, taillant un' bavette,
La Chambre d'viendra... l'désert de Saharah,
L'oasis... sera la buvette.
Ça flatt'ra son cœur d'Algérien...
Même il pourra croir', pour qu'il n'y manque rien,
Qu'il y'a des chameaux au piquet,
Grâce à la bosse de Naquet.

4

De l'voir populair', seul, Félix est jaloux :
Il envi' son bel uniforme !
Il s'f'rait Mahométan, rien qu'pour le burnous !
Ce qui l'gên', c'est un' question d'forme :
Car, pour faire un Mahométan,
Parait qu'les Arab's ont — ça c'est embêtant !
— Un' tell' façon d'le... baptiser...
Que Félix préfère y *couper* !...

5

La conclusion c'est, qu'en France, maintenant,
Pour qu'on parle d'vous à la ronde,
Le moyen n'est point d'avoir beaucoup d'talent,
Mais de n'pas s'vêtir comme tout l'monde.
La preuv', c'est qu'j'ai fait cett' chanson
Sur un homm' qu'est p't'être' *simple* « à manger du son ».
Y'en a que ça ferait pleurer ;
Moi, je préfère en rigoler !...

LES 800.000 FRANCS D'ÉCONOMIE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

A l'ami Forestier.

I

Un des pauvr's affamés des bureaux d'bienfaisance,
Apprenant l'autre jour que, s'il claquait de faim,
C'est parc' qu'on lui montait un' caiss' de prévoyance,
Pleura d'attendriss'ment sur son crouton de pain !
Il cria : « Viv' la Franc' ! Vive la République !...
Ceux qui nient leurs bienfaits sont aveugles ou sourds :
Si, pendant que j'suis jeun', je ne mang' que d'la brique,
J'aurai du pain pour mes vieux jours !...

2

« C'est comm' si j'avais fait un très bel héritage,
C'est comm' si j'avais mis huit cent mill' francs d'côté :
C'est vrai que j'suis pas seul... il faudra que j'partage !...
Bah ! je n'suis pas gourmand : je n'suis pas député !...
Mais alors, les Rothschild et mon propriétaire,
S'ils s'y sont pris comm' moi pour fair' leurs positions,
Ils n'ont rien dû manger — pas mêm' des pomm's de terre !
— Puisqu'eusse ils ont des tas d'millions !...

3

« Pour m'amasser tout ça, ces Messieurs d'l'Assistance,
Bon Dieu ! ce qu'ils ont dû... m'imposer d'privations !...
Leur cœur a dû saigner de rogner ma pitance !
Mais ils sav'nt bien c'qu'ils font, les Administrations !...

Aussi, quand j'vois des gens qui debin'nt leur cuisine,
Je me fiche en colèr', car y'a personn' comme eux
Qui sach' — pas mêm', Messieurs, cett' bonn' Madam' Sév'rine
— Garder l'argent aux malheureux !... »

4

Quinz' jours après, notre homme était mort de misère,
Et — l'Assistanc' toujours mettant d'l'argent d'côté
— Beaucoup d'autr's malheureux suivir'nt le pauvre hère,
Les morts se succédèr'nt avec rapidité !...
Alors, moi, j'ai compris le but de l'Assistance :
Comme ell' supprim' les pauvr's, elle est sur' d'arriver
A supprimer, enfin, le *paupérisme* en France !...
C'est simple !... mais fallait l'trouver !

FÉLIX EN RUSSIE

Au spirituel caricaturiste Léandre

I

Afin de rendre au Czar sa politesse,
Notr' Président Félix est monté sur l'*Pothuau*
Il eut hélas ! — bien qu'on l'taise en la Presse
— Pendant la traversé', le cœur placé très haut !...
Avec Hanotaux,
— L'autr' monteur du bateau !
Blême,
Mais vaillant tout d'même,

Notr' brav' Président
Se disait constamment :
« Pourvu, vingt mille Dieux !
Que j'crois' pas Guillaum' deux !...
S'il m'invit'rait,
Si qu'il m'dirait :
« Venez donc prendre un verr', Félix ! »
Un r'fus, d'ma part,
F'rait du pétard,
Presque autant que l'piston du Bruix
Qui n'est pas fix' !... »

2

Après qu'il eut traversé la Baltique,
En donnant quelques marqu's d'estime au roi d'Dan'mark,
Notr' Président, de son Transatlantique,
A Cronstadt, débarqua, — Or, tout l'mond' fit la r'marqu'
Que Félix, hélas !
N'avait pas à son bras

M'ame

Félix Faur' sa femme,

Et chaque moujik

Lui disait : « C'est pas chic,

De priver la Russie

D'voir la maman d'Lucie ! »

Et l'Président

Dit en souriant :

« Je n'l'emmèn' pas avec moi, car

Je suis bien vieux,

Ell' n'vaut guèr' mieux :

Et nous f'sons toujours chambre à part !...

J'n'suis plus flambard !... »

3

Bien qu'il n'fût pas descendant d'Charlemagne,

A Péterhof, Félix, par le Czar, fut couché

Dans le lit même où l'Empereur d'All'magne

Pionça trois nuits durant : Félix en fut touché.

Or, comme il rêvait
Que Bourgeois marronnait,
Aise,
Une gross' punaise
Lui suça le sang.
Et Félix, frémissant,
Se dit : « Y'a pas d'erreur,
C'est un' punais' d'Empereur !...
Si qu'ell' m'mord tant,
Évidemment,
C'est qu'j'ai mieux qu'du sang d'Président.
Faut que Crozier
Cherche, en l'd'Hozier,
Si je n'descends pas d'un croisé,
J' vais aviser !... »

4

Afin de n'pas demeurer en arrière,
Nicolas à Félix — tout comme à Paris — fit

Poser d'un pont nouveau la premièr' pierre :
C'est le pont Troïtzki..., pourquoi pas : Félixki ?...
Mais ce qui flatta
Notre chef de l'État,
C'furent
Les dons en nature :
Il r'çut des bonbons,
Du thé, des macarons,
Des monceaux d'pain d'épices,
D'quoi purger la Triplice !
De sorte donc
Qu'avec ces dons
— S'il n'dégot' pas Napoléon !
— Félix premier,
Changeant d'métier,
Pourra toujours, quoi qu'vous pensiez,
S'faire épicier !...

LES ROIS A PARIS

A M. le Comte de Vallon.

I

D'puis que nous somm's en République,
C'st épatant c'qu'on reçoit des rois,
Des tas de Rois !
L'un après l'autr', chez nous, rapplique :
S'ils pouvaient v'nir tous à la fois,
Ils viendraient, j crois !
Avant leur venu', l'Protocole
Arrang' d'avanc' tout c'qu'on fera,

Tout c'qui s'pass'ra,
Désign' qui prendra la parole,
Et détermin' ce qui s'dira,
Quand on toast'ra !

C'est Félix, notr' Président,
Dont l'œil est sous verre,
Qui r'çoit le roi Ferdinand
De la mêm' manière
Que Chulalongkorne,
Ou le czar Nicolas,
Et qui, pour eux, s'orne
De ses habits d'galas.

2

A la gar', quand le roi débarque,
Félix lui fait un compliment

Très gentiment,
Il embrass' même le monarque...
Mais sur la joue uniquement,
Et proprement !
Puis, tous deux montent en voiture,
A c'moment l'temps cess' d'être beau :
Il tomb' de l'eau !...
Et les agents d'la Préfecture
Acclam'nt le Roi qui, sans repos,
R'tir' son chapeau !

Et Félix, notr' Président
Dont l'œil est sous verre,
R'tir' son chapeau pareill'ment !
Et la foule est fière
D'être en République
Et d'crier : « Viv' le Roi ! »
Ell' trouv' ça très chique,
Mais ell' n'sait pas pourquoi !

3

Après visit's et politesses,
Généreus'ment Félix premier,
Sans lésiner,
Invite à dîner Leurs Altesses
Qui l'r'invit'nt ensuite à dîner,
Pour le r'mercier.
Ils n'vont jamais jusqu'à la cuite,
Mais, au dessert, général'ment,
D'attendriss'ment,
Tout le mond' pleure..... On part ensuite
Voir la Tour Eiffel, monument
Très élégant !...

Et Félix, notr'Président,
Dont l'œil est sous verre,
Dit au monarque: « Hein ! qu'c'est grand !...
Y'en a d'la matière !... »

Le Roi plein d'noblesse
S'écri' : « Que d'fer ! que d'fer! »
« E t puis, chère Altesse
-- Dit Félix, — on a d'l'air !... »

4

Pour chaqu' monarque on inaugure
Quelqu' chose : un pont, un hôpital ..
Ça n'fait pas d'mal !
Et l'on r'part ensuite, en voiture,
Voir le tombeau d'Napoléon,
Ou l'Panthéon.
Puis, Félix décor' son monarque,
Qui décor' Félix pareill'ment...
— Et, tristement,
Pour ses États, le Roi s'rembarque
Et quitt' la France, en l'assurant
D' son dévouement !...

Et Félix, notr' Président,
Dont l'œil est sous verre,
L'assurant du dévouement
De la France entière,
R'monte en sa berline,
Attendant d'autres rois.
Près d'lui mont' Méline...
... Plus tard, ce s'ra Bourgeois !

5

Les rois, un' fois dans leur domaine,
Resteront-ils tous nos amis ?...
Ça c'est pas dit !...
Mais leur visit', chose certaine,
Aura ça d'bon pour notr' pays,
Que c'brav' Félix,
Quand il quitt'ra la Présidence,
Posséd'ra plus, que, d'Pers', le Shah,

Des tas d'crachats,
Il s'ra l'homm' le plus titré d'France,
Et mettra ça dans ses tableaux
De marchand d'peaux :

V'là pourquoi notr' Président,
Dont l'œil est sous verre,
Reçoit le roi Ferdinand
De la mêm' manière
Que Chulalongkorne,
Ou le czar Nicolas,
Et qu'pour eux il s'orne
De ses habits d'galas !

LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU PONT ALEXANDRE III

Par M. Félix Faure : *président*
M. Nicolas : *czar*
et M. De Heredia : *poète* [1]

A l'ami Maplès.

Félix, pour poser la première pierre,
— Dans les voitures de gala
— Au cours la Rein', l'attitude très fière,
Avec le Czar, fut ce jour-là.
Pendant, qu'émus, ils r'gardaient la ficelle,
José Maria
De Heredia
Au Czar, colla des vers en ribambelle
Et, sans façon, le tutoya :

[1] Extrait de la *Revue franco-russe*, écrite en collaboration avec M. J. Mongerolle.

« Va donc ! va donc ! — dit de Heredia

— Va donc ! va donc ! pos' donc ta pierr' là ! »

Et très poli fut Nicolas,

Et très poli fut Nicolas,

Qui dit : « Heredia,

Voilà ma femme, embrasse-la ! »

L'ENTREVUE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

A M. Gustave Baliau.

I

Après son succès éclatant
On pouvait croir' content Rostand.
L' ministre l'avait décoré,
La presse l'avait célébré,
Mais il gardait un front morose :
Il lui manquait encor quelqu'chose.
Quand un mercredi soir
Il s'écria : « Je viens de l'voir! »

2

C'lui qu'il venait d'apercevoir
Avait l' poil blanc et l'habit noir,
Dans une avant-scèn' de balcon.
Rostand cria : « Prêtez-moi donc
Tout de suite une rime en *faure*,
Faut, qu'en vers, j' salu' Félix Faure ;
V'la huit jours qu'on l'attend,
C'est lui ! le v'la, c'est l'Président . »

3

Félix, — c'était lui, quel honneur ! —
Fit demander le jeune auteur
Et lui dit : « Cher Monsieur Rostand,
Votr' *Cyrano* c'est épatant !...
Il n'y'a là-d'dans qu'un' chos' qui m'nâvre,
C'est que vous n' soyez pas du Hâvre. »
— « Hélas ! lui dit Rostand,
J'suis d'Marseill' depuis vingt-neuf ans. »

4

Puis, Félix dit, l'air ingénu :
« Voyons, comment qu'ça vous est v'nu
De fair' des vers entre vos r'pas
Moi je l'voudrais, que j'pourrais pas.
C'est pas mal fait et puis ça rime ;
J' comprends pas tout, mais c'est sublime.
Je veux, Monsieur Rostand,
Qu'Mélin' me parle en vers tout l'temps. »

5

« Si vous voulez, Monsieur Rostand,
— Continua le Président —
A ma personne être attaché,
Vous s'rez mon poète attitré :
Louis XIV eut le Grand Corneille,
Félix aura Rostand d'Marseille,
Vous f'rez rimer Phénix,
Tant qu'vous pourrez, avec Félix. »

6

— « Non ! dit Rostand, sans embarras,
Ça n'rim' pas bien, je n'marche pas !
Mais, si vous voulez un tuyau,
Montez donc, un d'ces jours, là-haut :
Sur la Butte, tout près des anges,
Des poèt's chant'nt chaqu' soir vos louanges.
Ma parole d'honneur !
Vous êt's célèbre au Sacré-Cœur. »

7

Félix remercia Rostand,
Qui s'en alla le cœur content,
N'ayant plus rien à désirer.
— Quant à Félix, il a fait louer
Au Tabarin, une avant-scène,
Pour voir c'qu'on dit d'lui sur la scène :
S'il n'est pas satisfait,
C'est qu'il a l'caractèr' mal fait !

AVANT LES ÉLECTIONS

LETTRE DE M. FÉLIX FAURE AU CZAR.

A M. Le Harivel.

I

Mon p'tit Nicolas,
Il faut que j' t'écrive :
En r'prisant ses bas,
Luci' tout' plaintive,
M'a dit : « Je n' dors pas,
J' suis plus mort' que vive,
Prends tes précautions :
V'là les élections !... »

2

Tu sais, Nicolas,
Que c'est ma Lucie
Qui guide mes pas
Dans l'sentier d'la vie ;
Sans ell', j' n'aurais pas
Ce puissant génie
Qui fit, d'un tanneur,
L'égal d'un Emp'reur !

3

Fais-lui donc viv'ment
Plaisir à c'tte p'tite,
En m' disant comment
J'pourrais fair', bien vite,
Nommer l'Parlement
Qui m' nomm'rait, ensuite,
Emp'reur des Français
Jusqu'à mon décès !

4

Comm' mam' Nicolas
S'appell' la *Carine*,
Mam' Félix, en c' cas,
Serait la *Faurine*,
Et Luci', n'est-c' pas,
S'rait... la *Luciline* :
Grand' duchesse, eh bien !
Ça y' irait très bien.

5

Et pour cimenter
L'Allianc' davantage,
Sans démériter,
Ton p'tit frèr', je gage,
Pourrait épouser
Ma Luci', qu'est sage :
Ce s'rait pour ce p'tit
Un très beau parti !

6

Tu vois, Nicolas,
Faut m'répondre vite ;
Ton bonheur est là,
Le mien n'vient qu'ensuite :
Car alors t'auras,
En cas d' réussite,
Il n'y a pas d'erreur,
Luci' pour belle-sœur !

7

Là-d'ssus, Nicolas,
J'te serr' la cuiller...re,
Dis, d' ma part, des tas
De chos's à ta mère.
A ta dam', n'est-c' pas,
Compliment sincère ;
Et, pour ton bonheur,
J'sign' : Félix, Emp'reur.

Universitas
BIBLIOTHECA

Table des Matières

Pages

Présentation 7

PREMIÈRE PARTIE

TOUT LE MONDE

Les joyeux fêtards 11
Les emballés 15
La circulation 19
Décoration des boulevards 23
Nos concierges 27
La danse philanthropique 33
Le compositeur prix d'Rome 37
Plus de téléphones 41
Brise parisienne 45
Le coup de l'huissier 49
Les ratés 53
Les Boticellistes 57

DEUXIÈME PARTIE

QUELQUES-UNS

Pages

L'opinion de l'aïeul 63
Bonjour, Maison ! 67
Nayvrose 71
L'affaire des Bouffes 73
L'engraissement 79
Tournée académique 85
Chanteuse des rues 89
L'affaire Antoine-Ginisty 93
Quand Coquelin reviendra 97
La statue de M^lle^ de Mérode 101
Le suicide de Liane 105
Les adieux de Liane à ses meubles 109
Histoire véridique de M^lle^ Clara et de M. Le Margy .. 113
La femme-avocat 117
Kif-Kif Bourricot 121
L'ange Gabriel 125

TROISIÈME PARTIE

CEUX QUI GOUVERNENT

Le Panama 131
La Daumont présidentielle 134
La question des taureaux 139
Lettre d'un gardien de Mazas 143
Les lamentations d'un patineur 147

Pages
Les visites médico-présidentielles..... 151
Les accidents de chemin de fer..... 155
Guerre et marine..... 159
Le départ du ministère..... 163
Les voyages de M. Bourgeois..... 169
Les ambitions de Félix..... 173
Les discours de Li-Hung-Tchang..... 177
Les événements de Crète..... 181
Le député mahométan..... 185
Les 800.000 francs d'économie de l'Assistance publique. 189
Félix en Russie..... 193
Les Rois à Paris..... 199
La pose de la première pierre du pont Alexandre III. 207
L'entrevue de la Porte-Saint-Martin..... 209
Avant les élections..... 213

Tours, imp. Deslis Frères, 6, rue Gambetta

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002548542b